

REVUE DES LIVRES

CULTURE ET TRADITION CLASSIQUE

J. COBET, C. F. GETHMANN & D. LAU (éd.), *Europa. Die Gegenwartigkeit der antiken Überlieferung* (Essener Beiträge zur Kulturgeschichte, 2), Aachen, Shaker Verlag, 2000, 17 x 24, 471 p., br. DEM 49, ISBN 3-8265-8362-0.

La préface pose un fait qui fait bien augurer de la suite : l'Europe « enseignée » est presque toujours un fait économique, social, parfois politique ; elle répond aux vœux de la « bureaucratie bruxelloise » mais ne tient pas compte des nombreuses composantes culturelles qui enrichissent le concept (et qui lui sont cosubstantielles). Il est utile et instructif de suivre le cheminement de celles-ci qui remontent loin dans le temps. L'ouvrage comporte trois parties (plus une abondante et très utile bibliographie, p. 421-461 et un index qui est plus qu'un *index nominum*, comme l'annonce la *Table des Matières*) : — la première (p. 9-182) concerne des catégories structurantes de l'« ordre des temps », en temps « tel quel », les divisions du temps (excellentes remarques de Volker Gerhardt sur le scepticisme), les interfaces entre valorisations durables dans le changement (de l'éros platonicien à l'amour chrétien, F. J. Nocke), l'anthropomorphisme, la « nature des choses » (depuis les *περὶ φύσεως* et les *de rerum natura* jusqu'aux débats sur la nature, au sens moderne du mot, K. M. Meyer-Abich), l'« ordre dans les âmes » et les problèmes contemporains de la bioéthique (H. W. Ingensiep) ; — la deuxième (p. 183-306) : les cheminements de la tradition : les arts libéraux, la science arabe, les traduction d'ouvrages scientifiques au XII^e s. ; — troisième partie (p. 307-416) : les « disciplines » : grammaire, poétique, logique et « topique », l'héritage d'Euclide (P. Janich), la médecine, le droit, la pédagogie (l'influence de l'esprit socratique depuis la Renaissance, J. Ruhloff). — L'ouvrage étant né d'une série de conférences organisées à Essen, on ne lui reprochera pas des inégalités au niveau des sujets ; la deuxième partie est en porte-à-faux par rapport à la première, même celle-ci pourrait appeler bien des compléments ; en fait on se félicitera que ces textes, revus et entourés de l'appareil scientifique requis aient été mis à notre disposition. À une époque où l'on nous abreuve de fadaïses insipides sur une Europe sans âme, voici que l'on nous montre le chemin vers l'exploration de thèmes communs qui végètent dans une ignorance imméritée. — Ch. M. TERNES.

D'Europe à l'Europe. II. Mythe et identité du XIX^e siècle à nos jours. Actes du colloque tenu à Caen (30 septembre - 2 octobre 1999). Textes réunis par R. POIGNAULT, Françoise LECOCQ et Odile WATTEL-DE-CROIZANT (Coll. « Caesarodunum », XXXIII bis), Tours, Centre de Recherches A. Piganiol, 2000, 16 x 24, 301 p. avec ill., br., ISBN 2-900479-12-6.

L'ouvrage distingue quatre parties ou éclairages : des relectures d'Europe (*Le taureau blanc* chez Voltaire, l'idylle *Europe* chez Leopardi, le mythe d'Europe dans la littérature anglo-saxonne aux XIX^e et XX^e s., les échos du texte antique d'Europe au XIX^e et au début du XX^e s., *La Bell'Europa*, poème radiophonique de Sergio Rendine, les avatars du mythe dans la littérature européenne du XX^e s.), les sources de l'Europe (les visages de l'Europe d'Émile Verhaeren ; l'esprit, essence de l'Europe, de Valéry ; l'Europe de Fernando Pessoa ; les mythes fondateurs européens de Denis de Rougemont), les images d'Europe (par Bonnard, Milles, Picasso, Matisse et Ernst, dans le monde hellénistique du XX^e s., dans la Communauté européenne) et les nouvelles interprétations du mythe (le rapt d'Europe et la sexualité féminine, le symbolisme du mythe aux XIX^e - XX^e s.). Ce colloque s'est interrogé sur la survie du mythe, depuis les textes fondateurs jusqu'à nous ; elle va « de la gaudriole jusqu'au mysticisme ». Le mythe a été objet d'exploitation idéologique, d'utilisation politique et est produit de l'imaginaire. La leçon à tirer de ces journées, « c'est la nécessité pour l'Europe de ne jamais se couper de ses origines, la nécessité, par conséquent, de développer l'enseignement des études classiques au lieu de les asphyxier au risque de perdre son identité ». L'ouvrage se termine par une série d'illustrations qui auraient évidemment été plus attrayantes en couleurs ; elles nous laissent cependant rêver sur le sort de la belle Europe... qu'on aurait souhaité voir figurer sur nos pièces de monnaie européennes ! – M. HAVELANGE.

E. Flores DE MOLINILLO (éd.), *La Casa de Atreo, en la literatura en inglés y en la literatura argentina* (II). *Y otros temas míticos*, San Miguel de Tucumán, Universidad Nacional de Tucumán, 1998, 16.5 x 21.5, 149 p., br.

Voici déjà le deuxième fascicule que ce groupe de recherche de l'Université de Tucumán (Argentine) consacre à la mythologie qui s'est développée autour du personnage d'Atrée. On y cite, en version originale et en traduction, cinq poèmes qui en racontent un épisode ou qui y font allusion. « Hélène, la reine triste » de Paul Valéry (accompagné d'une traduction espagnole et de deux versions anglaises !) est le seul poème français, les autres étant de la main de Sylvia Plath, Louis MacNeice, T. S. Eliot et Hilda Doolittle. Deux de ces poèmes font également l'objet d'un essai. Le volume est complété par quelques articles concernant la présence d'éléments mythologiques chez d'autres auteurs d'expression anglaise tels Margaret Atwood, Howard Hogan, Robinson Jeffers, Rudyard Kipling, Alice Walker, H. G. Wells. On regrettera peut-être un certain manque de précision dans la réalisation matérielle de ce volume (ainsi, les noms de trois des cinq poètes dont un poème est cité sont mal orthographiés : MacNiece, Dolittle, Valery !). Néanmoins, ce petit livre complète de façon intéressante la bibliographie sur la reproduction des mythologies anciennes en littérature moderne. – D. DELABASTITA.

Merlin l'Enchanteur. Choix de textes, traduction, présentation et notes par Danièle JAMES-RAOUL (*Le livre de poche*, 19303), Paris, Le livre de Poche, 2001, 11 x 17.8, 125 p., br. FRF 10, ISBN 2-253-19303-8.

Les années qui passent ne font que démentir la « prophétie » de P. Zumthor (1943), qui voyait en Merlin un personnage mort ou agonisant : les études universitaires ne l'ont pas encore enterré. D. James-Raoul ne l'ignore pas (p. 14), même si les textes qu'elle rassemble et traduit relèvent de son domaine de prédilection, celui de la littérature arthurienne « classique » des XII^e-XIII^e s., à l'exception d'un poème gallois – mais pourquoi donc avoir choisi de le traduire de l'anglais plutôt que de reprendre la version de Fleuriot ? – et de la légende de saint Kentigern. Quelques notes infra-paginales complètent utilement les présentations des douze œuvres retenues – l'identification du royaume de Logres avec l'Angleterre (p. 8) est cependant regret-

table, de même que les inexactitudes relatives au personnage historique d'Ambrosius Aurélianus (p. 11). Le sérieux n'exclut pas l'originalité : des passages du *Roman de Silence* ou de la *Suite-Huth* côtoient les extraits plus convenus de Geoffroy de Monmouth, Wace ou Robert de Boron. Bref, une agréable introduction à ce personnage protéiforme de la littérature médiévale, pour un prix très modique. — Ét. RENARD.

Mirta Estela ASSIS DE ROJO, *La escritura de la historia en Cayo Salustio Crispo y Domingo Faustino Sarmiento* (Serie Tesis, vol. 5), Tucumán, Universidad Nacional de Tucumán, 1999, 17 x 22, 245 p., br., ISSN 1514-7938.

Rien ne permet de savoir avec certitude ni précision si et comment Sarmiento a lu, étudié, connu l'œuvre de Salluste. Seule sa formation scolaire gréco-latine et l'un ou l'autre témoignage, indirect ou vague (p. 172-173), permettent de le penser. Ce serait une raison pour ne pas engager une thèse entre les deux auteurs. C'est, cependant, ce qui n'a pas arrêté les patrons de son travail. Il est vrai que cette thèse n'est ni d'histoire littéraire ni de littérature comparée. Elle appartient à cet immense domaine, un forum à vrai dire infini, où se produisent l'interculturel et l'intertextuel, et où le parallélisme, pour autant qu'il soit habilement établi par le dispositif exégétique et herméneutique du critique, est le seul véritable critère de pertinence. Scientifiquement, cela n'aboutit à rien d'autre qu'à un exercice intellectuel aussitôt épuisé qu'accompli, exercice dont la bonne exécution montre que son auteur eût pu, utilement, faire bien autre chose. — J.-Cl. POLET.

PHILOSOPHIE ET HISTOIRE DES RELIGIONS

Éd. DELRUELLE & Vinciane PIRENNE-DELFORGE (éd.), Κῆποι. *De la religion à la philosophie. Mélanges offerts à André Motte* (Kernos, Supplément 11), Liège, Centre International d'Étude de la Religion Grecque Antique, 2001, 16 x 24, XVII + 350 p., br., ISSN 0776-3824.

Les « Mélanges » échappent en général à l'emprise du compte-rendu ; pour que celui-ci ne soit pas une reproduction de la table des matières, isolons quelques thèmes qui ont fleuri dans ces jardins. Intéressantes remarques de Jean Rudhardt (p. 1) sur αἰδώς et αἰδεῖσθαι ; un sentiment propre à inspirer des comportements ; située entre l'honneur et la honte, c'est un respect d'une dignité personnelle qui s'encadre dans un ensemble où tous les êtres sont en situation. — L'homme-végétal (Danièle Aubriot, p. 51) est l'une des constantes de la mythologie : dans l'arbre, arbre, descendant de l'arbre, impliqué dans une métamorphose, et celle-ci est tragique. Vie et mort, l'arbre est force vitale, pulsion dans le système de relations entre les trois règnes, végétal, humain, divin. — Dionysos sous les eaux marines (Isabelle Tassignon, p. 101) est (parfois) le dieu irascible qui s'enfuit et disparaît, la mer faisant office de cachot ; parallèles nouveaux avec les dieux « boudeurs » anatoliens. — La philosophie grecque, platonicienne et aristotélicienne est fortement représentée dans ce volume (d'une présentation impeccable) : Aikaterini Lefka (p. 127) traite du *Phèdre* et des *Lois* ; Marcel Piérart (p. 153) des *Lois* et du culte des grands hommes ; Vinciane Despret (p. 176) de l'âme comme un jardin bien défendu ; Lambros Couloubaritis (p. 213) de la *Métaphysique* d'Aristote (causalité et scientificité) ; Christian Rutten (p. 227) de « science de l'être », « philosophie première », sur la base de 1003a 21-32 du même traité, avec des perspectives vers une science plus générale qui finit par être « philosophie », dira-t-on, « tout court ». — La religion : Pierre Somville (p. 23) nous parle de sacralisation de l'espace ; on retrouve des réflexions du même genre chez Pierre Bonnechère (p. 29 ; à propos de prairies et jardins depuis Platon jusqu'à Pope),

en partie chez Édouard Delruelle (p. 237, concernant Lucrèce), Catherine Van Liefvering (p. 241, sur les trois sens du mot *paganus*), Ignacy Lewandowsky (p. 297, au sujet de Fortuna, Némésis et Justitia chez Ammien). — Quelques travaux ne rentrent dans aucune catégorie : d'Emilio Suárez de la Torre (p. 63) sur le figuier sauvage (*ficus carica* L.) ; « le féminin » dans la *Théogonie* d'Hésiode (Vinciane Pirenne-Delforge, p. 83) ; Richard Bodéüs (p. 201, à propos du livre 3 de « Parties des animaux » et du système vasculaire) ; de Pier Franco Beatrice (p. 269) sur le corps tombeau (*Cratyle* 400 b-c), Cicéron, Aristote, l'orphisme. — L'une des forces de la pensée grecque (je donne alors au terme sa portée la plus large) est d'avoir – pendant des siècles – réussi à établir des liens entre la nature, l'homme qui la perçoit et l'accueille en lui, agit sur elle et sur lui-même, et une méta-nature où convergent les effets de cette rencontre ; le jardin est le paradigme de cette super-nature où la fleur, l'arbre, les forêts de symboles, les sciences qui les thématise (tout en engendrant une nouvelle quête – qui ne peut pas aboutir « ici-bas ») peuvent mener aux communautés humaines qui sont (dans une mesure à définir au cas par cas, c'est-à-dire époque par époque, dieu par dieu, société par société) l'un des aboutissements de cette procédure ; ce sera l'une des formules pour décrire (de l'extérieur) le rôle de Platon dans l'histoire de la pensée humaine. Qu'il y ait toujours à s'interroger sur les textes, les mots, les champs sémantiques, la tradition philologique est une bonne chose ; que ces interrogations gardent la richesse des contacts transdisciplinaires (philosophie / science ; science / religion, qui sont des catégories modernes) et restent des composantes d'un tissu quasi musical qu'il faut beaucoup de finesse pour exprimer, est la source d'un émerveillement que le moderne ressent rarement face à des auteurs d'il y a plus de deux mille ans. — Ajoutons que ce livre, qui fait honneur à un grand savant, comporte la bibliographie de celui-ci ; elle est riche et variée, mais rien ne remplace le plaisir d'avoir souvent écouté André Motte, tel que l'exprime bien la photo placée en exergue à ce livre. – Ch. M. TERNES.

D. PARDEE, *Les textes rituels*. Fascicule 1 : *Chapitres 1-53*. Fascicule 2 : *Chapitres 54-83, Appendices et Figures* (Ras Shamra-Ougarit XII), Paris, Recherche sur les Civilisations, 2000, 21 x 29.5, 1307 p. en deux vol., br., ISBN 2-86538-276-1.

Deux volumineux tomes rassemblent la nouvelle édition des textes rituels d'Ougarit par les soins de Dennis Pardee, de l'Université de Chicago : il s'agit d'un ensemble de quatre-vingt-deux unités textuelles en cunéiformes alphabétiques, tablettes et stèles, qui, avec les textes mythologiques, représentent assurément le corpus le plus intéressant issu des fouilles de Ras Shamra et de Ras Ibn Hani, entamées, pour les premières, faut-il le rappeler, en 1929 et toujours en cours. Par rapport aux éditions précédentes, en particulier au travail de pionnier de Paolo Xella (*I testi rituali di Ugarit*, Rome, 1981), celle-ci consacre une part importante aux questions de paléographie et d'établissement des textes. Ils ont tous fait l'objet d'une collation nouvelle qui donne lieu à un riche appareil critique. Pour chaque texte, la grille de présentation prévoit : les dimensions du support, son état de conservation, les caractéristiques épigraphiques, le lieu de trouvaille, la bibliographie, la transcription du texte, des remarques textuelles, une traduction, une vocalisation du texte, sa structure, avec une attention envers le genre de rituel concerné, les destinataires et les éventuelles offrandes, enfin le commentaire, très détaillé et très riche, ligne par ligne, doté de notes abondantes qui constituent aussi un historique des études précédentes, le tout se terminant par des conclusions générales. Il s'agit donc d'un travail extrêmement rigoureux et approfondi : le premier texte (RS 1.001 = KTU 1.39), long de 22 lignes, est étudié des p. 15 à 91. — Trois appendices complètent l'édition *stricto sensu* : dans le premier appendice, D. Pardee propose à ses lecteurs, sous forme de tableaux, les principales données issues des textes rituels, à savoir l'ordre des textes, les dieux, les types d'offrandes et les actes rituels, les offrandes, les moments et les lieux. Dans le second appendice, il a rassemblé les divers textes qui contiennent des listes nominatives divi-

nes (une trentaine de textes) qui constituent un élément intéressant de confrontation avec les textes rituels qui suivent souvent un ordre différent. Enfin, le troisième appendice illustre la forme et les dimensions des tablettes concernées. Le volume est doté d'un index des mots ougaritiques extrêmement détaillé et utile (p. 1103-1222) et d'une abondante bibliographie (p. 1223-1261). En fin de volume, on trouve encore la copie de tous les textes et les photos de certains d'entre eux. On regrettera que toutes les photos ne soient pas reproduites (de manière à permettre un contrôle des lectures) et le fait qu'une concordance avec KTU/CAT n'a pas été prévue (qui eut rendu la consultation d'un texte précis plus facile). — La lecture ou relecture des textes rituels ougaritiques fournit en tout cas une vision d'ensemble de la religiosité syrienne de l'Âge du Bronze Récent tout à fait saisissante ; c'est surtout la religiosité officielle, notamment les cultes aux grands dieux poliades qui impliquent l'intervention du roi ou des membres de la famille royale, qui est au centre de l'attention, mais il en émerge une image articulée et nuancée de la structure du panthéon ougaritique (avec ses dieux locaux et les dieux hourrites accueillis sur place), des rythmes de la vie culturelle (notamment des sacrifices), de la topographie rituelle, de la dynamique entre monde humain et monde divin. Sur le plan de l'analyse historico-religieuse, d'autres se prononceront sans doute en détail dans des revues spécialisées : on apprend beaucoup à lire les commentaires de D. Pardee, très riches sur le plan paléographique et philologique, mais parfois « minimalistes » en terme d'histoire des religions. Un travail incontournable en tout cas, d'une très haute qualité, que les spécialistes des religions du monde classique devraient apprendre à connaître, comme instrument comparatif de première importance. — Corinné BONNET.

W. BURKERT, *Kulte des Altertums. Biologische Grundlagen der Religion* (C. H. Beck Kulturwissenschaft), München, C. H. Beck, 1998, 14 x 22.5, 279 p., rel. DEM 58.

Traduction allemande mise à jour de : *Creation of the Sacred. Tracks of Biology in Early Religions*, Harvard University Press, Cambridge (Mass.), 1996 (édition des *Gifford Lectures* de 1989). Sans vouloir répéter ce qui a été dit déjà lors de la première publication, je tiens à souligner pourquoi un tel livre est important : à l'heure où la phénoménologie de la religion tient surtout de la curiosité historiographique, et où l'on met l'accent sur la compréhension de chaque système religieux en particulier, selon les catégories de pensée propres à chaque civilisation (en tenant compte des variantes régionales et de l'évolution temporelle), un tel livre est à la fois un sacrilège et une merveilleuse bouffée d'air frais. Burkert nous avait habitués à des visées éthologiques et biologiques (en particulier dans *Homo Necans*). Alliant de bonnes connaissances en sociobiologie et sa traditionnelle acribie philologique, il vise ici à la compréhension profonde des religions (les exemples proviennent surtout de la Grèce et du Moyen-Orient) par le recours à la nature, posée ainsi en concurrente de la culture si chère aux tenants des sciences humaines : la religion est un mixte très composite des deux réalités. Par la culture de l'A., il n'est pas une page qui ne plonge le lecteur dans la perplexité et qui ne le pousse à une réflexion salutaire, positive ou négative. Les chapitres traitent successivement de : religion et racines biologiques, sacrifice, conte et mythe, hiérarchie, culpabilité et causalité, don et contre-don, signes « divins » (divination, ordalie, délimitations spatiales et marquages corporels, serment). Si je demeure persuadé de l'excellence de cette démarche, je ne doute pas évidemment qu'elle fasse des allergiques : ceux-ci devront se dire que Burkert ne se pose pas en opposant à la tendance actuelle, mais simplement qu'il étudie un problème que les études en religion, axées sur l'essence propre de chaque culture, ne peuvent prendre en compte. — P. BONNECHÈRE.

S. RIBICHINI, Maria ROCCHI & P. XELLA, *La questione delle influenze vicino-orientali sulla religione greca. Stato degli studi e prospettive della*

ricerca. Atti del Colloquio Internazionale. Roma, 20-22 maggio 1999 (Monografie scientifiche. Serie scienze umane e sociali), Roma, Consiglio Nazionale delle Ricerche, 2001, 19 x 27, 440 p., rel. LIT 80.000, ISBN 88-8080-023-X.

Cet ouvrage fait le point en un domaine où les idées ont fortement évolué au cours du siècle passé. On a d'abord cru que le « miracle grec » ne devait rien à l'Orient « barbare » ; puis on l'a encore affirmé par hostilité à un monde méditerranéen largement tributaire des Sémites (Phéniciens et autres). Enfin, sous le coup des découvertes de la mythologie anatolienne, on est passé à une inflation de l'orientalisation. Aujourd'hui, grâce aux progrès de la recherche et en particulier aux travaux de Burkert et même de M. L. West « deuxième manière », on aboutit à une évaluation historique plus équilibrée. — Dans une introduction dense et ramassée, les trois éditeurs du volume (en même temps organisateurs du colloque dont il constitue les *Actes*) insistent sur le nouvel intérêt pour ces problèmes et sur l'exigence d'une méthodologie claire et efficace pour affronter ces questions : il est devenu évident que des ressemblances superficielles ou mythologiques et rituelles ne suffisent pas pour parler d'« emprunts » ni même d'« influence » d'une culture sur une autre. Il faut en outre préciser les séquences narratives et le mélange des motifs formels et fonctionnels par leur confrontation, leur analyse et leur évaluation. Les éditeurs se demandent aussi quels critères sont à respecter pour obtenir des résultats fiables, quel « Orient » est à prendre en considération et enfin où, quand et comment auraient eu lieu les contacts et les influences. À cet effet, ils estiment qu'il faut partir des travaux de Burkert et de West pour faire avancer les recherches et vérifier leurs fondements. Parmi les interlocuteurs orientaux, il faudra en outre préciser les différences, les apports et les limites chronologiques de leur influence sur l'Occident. Il reste encore à réévaluer le rôle joué par le monde syro-palestinien depuis l'époque d'Ebla jusqu'aux Phéniciens du I^{er} millénaire – rôle demeuré injustement au second plan – parallèlement aux éléments anatoliens et assyriens. — Le colloque a aussi tenté de réfléchir aux perspectives de recherche dans le monde indo-européen à propos des époques, lieux et modalités des influences orientales sur la religion grecque. Les communications sont groupées ici par thèmes : les rapports entre théogonies orientales et grecques ; les analogies entre le monde mycénien et les réalités asiatiques de la même époque ; les cultes orientaux en territoires helléniques ; les processus syncrétistes entre différentes divinités ; le culte des héros grecs et les processus mythiques syro-palestiniens ; les protagonistes des contacts culturels, etc. Le colloque a surtout soigné le dialogue interdisciplinaire, car il fut organisé par deux Instituts dont les recherches sur les Phéniciens ou les Mycéniens - Égéens - Anatoliens exigent continuellement ce type de dialogue. — Parmi les vingt-neuf communications dont les auteurs proviennent de onze pays, relevons celles-ci : W. Burkert (Zurich), une vue globale très éclairante sur toute la question ; C. Beer (Stockholm) parle du rôle de Chypre en ces domaines ; Ph. Borgeaud (Genève) traite de la Mère des dieux ; C. Brillante (Venise) étudie les dieux orientaux et grecs, W. Röllig (Tübingen) le monde des morts, P. Negriscafa (Rome), le sacerdoce féminin. On devine la richesse et l'importance de ces études qui vont dans un sens plus équilibré, moins partial et plus nuancé. — B. CLAROT, s.j.

K. L. NOETHLICH, *Die Juden im christlichen Imperium Romanum (4.-6. Jahrhundert)* (Studienbücher, Geschichte und Kultur der Alten Welt), Berlin, Akademie Verlag, 2001, 14.5 x 21.5, 271 p., br. EUR 19.80, ISBN 3-05-003431-9.

La jeune collection « Studienbücher », publiée sous les auspices de l'Académie de Berlin, présente des ouvrages permettant une connaissance plus large des racines historiques de l'Europe. Son but est de donner accès aux sources les plus importantes, présentées en traduction allemande et accompagnées d'un commentaire. L'histoire

juive méritait certainement une place au sein de cette série, puisqu'elle fait partie des racines majeures de la culture européenne. — L'ouvrage se compose de trois sections. La première (*Darstellung*) présente d'abord un aperçu chronologique des événements historiques du judaïsme dans l'Empire romain chrétien jusqu'à la conquête arabe de Jérusalem (638), avec un prolongement jusqu'au deuxième Concile de Nicée (787). Ensuite, la matière est traitée par thèmes : domaine d'expansion du judaïsme, organisation des communautés et patriarcat, position juridique des Juifs d'après la législation impériale, les Juifs d'après les textes conciliaires, image chrétienne des Juifs en dehors de ces textes et opposition théologique Juifs - chrétiens, image des Juifs dans les sources non chrétiennes, vie quotidienne des Juifs, judaïsme d'après les vestiges archéologiques et iconographiques. La deuxième partie (*Materialteil*) constitue le recueil : lois impériales (1-70), dispositions des conciles (71-87), textes relatifs à l'opposition Juifs - chrétiens (88-94), littérature juive de la fin de l'Antiquité (95-96), choix d'inscriptions juives du III^e au VII^e s. (97), témoignages sur la coexistence des Juifs et des chrétiens dans la vie quotidienne (98-100), image des Juifs dans les sources non chrétiennes tardives (101), vestiges archéologiques et iconographiques (102). Pour finir, un appendice présente trois cartes, une bibliographie, un glossaire et des *indices*. — Durant l'Empire romain chrétien, les Juifs occupent une position privilégiée à la fois comme nation et comme communauté religieuse. Dans la mesure où ces privilèges concernent l'exercice du culte, ils continuent d'exister. Sous ce rapport, la situation des Juifs ne s'est pas détériorée, même si les cadres de l'activité religieuse ont été peu à peu restreints par l'interdiction du prosélytisme et de la construction de nouvelles synagogues. À la fin du IV^e s. commença un processus tendant à écarter les « hétérodoxes » des emplois publics et militaires. Les Juifs étaient également concernés. Au IV^e s., les Juifs n'apparaissent plus dans de telles carrières. Leur influence politique a donc été limitée en moins d'un siècle, entre Constantin I et Théodose II. Le danger le plus durable pour les Juifs de la fin de l'Antiquité vient de la théologie chrétienne. Comme Juifs et chrétiens se fondent sur les mêmes écrits sacrés, les chrétiens ont tenté, dans un premier temps, de diriger les Juifs vers une interprétation correcte des Écritures. La tâche de l'Église était de mettre ses fidèles à l'abri des Juifs. Même s'il n'y a pas de lutte directe, la séparation des deux sociétés et le refus de contacts personnels ont forgé une image négative qui était réactivée lors des périodes de crise et dont les conséquences sont perceptibles jusqu'à nos jours. D'autre part, les préjugés pré-chrétiens à l'égard des Juifs ne sont pas morts dans l'Empire chrétien. La polémique contre le repos du sabbat et la circoncision, loin d'être éteinte, est même accentuée par les chrétiens. Une autre facette du judaïsme de la fin de l'Antiquité se fait jour lorsqu'on examine les sources relatives à la vie quotidienne des chrétiens et des Juifs. Les prédications fournissent un matériel riche. Les Juifs n'y sont pas présentés comme sans défense. Ils connaissent leur Bible, leurs droits, et les réclament, ils se montrent en état de se défendre lors d'actes de violence et ils sont même capables de vengeance vis-à-vis des chrétiens. Ils ne cachent pas leur appartenance. Dans la diaspora, ils acceptent l'assimilation. Ils prennent part à la vie municipale, même au théâtre, et sont importants pour la communauté, du point de vue tant économique que médical. Leurs fêtes religieuses rivalisent avec les célébrations chrétiennes. Le prétendu rejet des Juifs par Dieu et la description de la vie juive comme pitoyable sont des stéréotypes issus de l'idéologie chrétienne. En réalité, les communautés juives sont vivantes et actives. Durant l'époque de l'histoire juive traitée ici, la théologie chrétienne relative aux Juifs et la réalité de leur vie ne se recouvrent pas. — Il faudrait citer pour l'empereur Julien (M 9), J. VOGT, *Kaiser Julian und das Judentum* (Leipzig, 1939) et, pour la *Novella* 146 de Justinien (M 70), G. VELTRI, « Die Novelle 146 περι Ἑβραίων : das Verbot des Targumvortrags in Justinians Politik », dans M. HENGEL & A. M. SCHWENER (éd.), *Die Septuaginta...* (WUNT, 72), Tübingen, 1994, p. 116-130. — Br. ROCHETTE.

T. D. BARNES, *Athanasius and Constantius. Theology and Politics in the Constantinian Empire*, Cambridge (Mass.) - London, Harvard

University Press, 2001, 16.5 x 23.5, XVIII + 343 p., br. £ 16.95, ISBN 0-674-00549.

Cette version *Paperback* met à la portée d'un public plus large un ouvrage présenté, lors de sa parution en 1993, comme une étude de référence. Comme l'indique le sous-titre, c'est le conflit entre l'Église, représentée par la figure emblématique d'Athanase, et l'Empire, incarné par son ennemi irréductible, Constance II (337-361), qui est au centre de l'étude. Les controverses théologiques qui ont marqué le IV^e s., pendant plus de quarante ans, sont donc présentées en étroite connexion avec les luttes politiques. Durant son long épiscopat, le patriarche d'Alexandrie Athanase, champion de la foi définie à Nicée, exerça une influence considérable sur le terrain tant politique que religieux. Pour étudier son rôle, l'A. adopte l'approche biographique. Il retrace la carrière de l'évêque depuis son enfance et sa jeunesse jusqu'à sa mort en 373 et concentre son attention sur les écrits d'Athanase. Dix-sept chapitres sont consacrés à une reconstitution minutieuse des luttes dans lesquelles fut impliqué l'évêque et à une analyse critique de ses écrits, qui constituent une source importante pour cette période. Les deux dernières sections revêtent un caractère plus général. La thèse défendue par Barnes est qu'Athanase aurait opéré une série de distorsions et de manipulations des faits dans le but de discréditer Constance II. Selon lui, Athanase serait un « menteur » plus subtil et plus sournois que ne le pensait Schwartz. Le prélat présenterait des événements marquants de sa carrière sous un jour qui ne correspond pas à la réalité, surtout sa relation avec Constantin et ses trois fils et sa propre position dans la *Pars Orientis* de l'Empire. Un exemple éclairant de cette présentation tendancieuse est la façon dont Athanase décrit le comportement des empereurs lors des décisions des conciles. L'évêque d'Alexandrie choisit ses mots de façon suggestive et modèle à sa façon les allocutions fictives qui émaillent l'*Historia Arianorum* (cf. p. 130-131). Ces procédés visent à faire apparaître Constance II comme un empereur arien et comme le promoteur le plus zélé de l'hérésie arienne. L'étude est enrichie par onze appendices consacrés à divers sujets : les *Lettres festales*, documents importants pour l'étude de l'arianisme, questions chronologiques, problèmes concernant les propres écrits d'Athanase, documents et chronologie dans les ouvrages des historiens ecclésiastiques plus tardifs (Socrate, Sozomène, Sabinus, Théodoret), Paul de Constantinople, les résidences et les voyages impériaux (337-361), liste des symboles de foi et des conciles / synodes (337-361), les éditions de l'*Historia acephala*. Quatre index : textes d'Athanase, conciles, savants modernes, général. – Br. ROCHETTE.

Brigitte BEAUJARD, *Le culte des saints en Gaule. Les premiers temps. D'Hilaire de Poitiers à la fin du VI^e siècle* (Histoire religieuse de la France), Paris, Éditions du Cerf, 2000, 14.5 x 23.5, IV + 613 p., br. FRF 290, ISBN 2-204-05618-9.

Mme B. est bien connue des historiens de la basse Antiquité et du haut Moyen Âge pour sa collaboration à la *Topographie chrétienne des cités de la Gaule*. Elle s'est donc attaquée à un sujet auquel elle était bien préparée et qu'elle avait déjà traité de façon synthétique dans le tome III de l'*Histoire du christianisme*. Elle n'a pas ménagé ses efforts afin de reconstruire sur de nouvelles fondations l'édifice de nos connaissances, en ne retenant que les témoignages écrits ou archéologiques appartenant à coup sûr à cette période. Son exposé sur le dernier siècle de l'Empire romain en Gaule n'est nullement superflu. Le rôle des évêques et celui du culte des saints de la *civitas* sont éclairés par le contexte politique et social et la compréhension de la suite de l'ouvrage s'en trouve facilitée. On entre ensuite dans le vif du sujet, en suivant d'abord un cheminement chronologique. On ne garde pas de traces fermes du culte des saints en Gaule avant le milieu du IV^e s., date à laquelle il est « importé » d'Italie par quelques évêques (Victrice de Rouen, Hilaire de Poitiers, Sulpice Sévère). Il connaît ensuite un essor rapide, malgré le faible nombre de martyrs locaux, et compte quelque cent soixante-dix figures à la fin du VI^e s. Tout en progressant dans ses développe-

ments, l'A. trouve l'occasion de refaire le procès critique des textes hagiographiques qu'elle utilise ; elle affine ou rectifie ainsi leur datation. Son portrait du saint gaulois révèle la forte proportion de confesseurs, une particularité gauloise. À l'exception de Martin de Tours, la notoriété des saints de Gaule est généralement confinée aux alentours des centres de culte, ce qui n'étonnera guère. La figure dominante est celle de l'évêque, qui appartient presque toujours à l'aristocratie gallo-romaine, un fait confirmé par les épitaphes et l'onomastique. Le type du saint roi n'apparaît qu'à la fin de la période, avec le Burgonde Sigismond et le Wisigoth Gontran. Pour l'A., la relation qui s'établit alors entre un saint et ses fidèles est à la fois de l'ordre du sentimental et de l'ordre du contrat. Elle est fondée sur la *fides* et ses racines sont essentiellement romaines. Comme jadis P. Brown, elle montre ainsi, à partir d'une documentation gauloise, combien les structures anthropologiques héritées de Rome ont contribué à l'élaboration du culte des saints à ses origines. Les derniers chapitres décrivent l'empreinte des saints sur l'espace et l'architecture, sur le culte officiel et ses formes, sur le temps et ses rythmes. L'A. reconstruit les édifices et leur implantation, dans la cité ou hors les murs, leur décoration et leur mobilier. On y voit travailler le grand et le petit personnel des sanctuaires gaulois. On y voit défiler la foule des pèlerins et s'égrener les fêtes. Ce sont les pages les plus vivantes de l'ouvrage, mais on y trouve des faiblesses, notamment dans le passage peu convaincant sur la sociologie des pèlerins. Dans l'ensemble, on se trouve devant un très bon travail, homogène, bien informé et bien pensé ; il rendra sans nul doute de grands services. – M. TRIGALET.

LITTÉRATURES ANTIQUES

T. WHITMARSH, *Greek Literature and the Roman Empire. The Politics of Imitation*, Oxford, University Press, 2001, 14.5 x 22.5, XIV + 377 p., rel. £ 50.00, ISBN 0-19-924035-3.

Ce livre est consacré à la culture littéraire grecque de la période qui s'étend du milieu du I^{er} s. apr. J.-C. à la fin du III^e s. apr. J.-C., marquée par la renaissance des idéaux classiques, courant que les modernes appellent ordinairement la « Seconde Sophistique », même si l'étiquette est discutable (cf. P. A. BRUNT, « The Bubble of the Second Sophistic », *BICS* 39 [1994], p. 25-52). Il vise à analyser les différentes associations entre la littérature grecque et l'Empire romain et propose une enquête sur les valeurs culturelles et politiques de la littérature. Rappelant l'ouvrage de G. W. BOWERSOCK (*Greek Sophists in the Roman Empire*, 1969), le titre évite toutefois toute préposition et préfère une simple coordination pour montrer que les deux réalités coexistent sans être soumises l'une à l'autre. Les aspects matériels de la littérature (circulation, possession, représentation et lecture de textes) ne sont pas les sujets centraux, pas plus que la politique qui touche la langue – les débats autour l'atticisme. Loin de présenter un panorama complet des nombreux textes grecs qui ont vu le jour sous la domination romaine, l'étude est centrée sur une question : comment la littérature a été employée pour construire l'identité grecque en relation avec le passé grec et le présent romain. La littérature, en effet, était un des moyens – pas le seul – pour créer une identité et affirmer la spécificité grecque. La thèse n'est pas neuve. Là où l'étude apporte du nouveau, c'est lorsqu'elle avance que les auteurs n'ont pas écrit parce qu'ils étaient Grecs, mais *qu'ils se sont affirmés Grecs parce qu'ils ont écrit*. La relation entre Rome et la Grèce était instable et les concepts mêmes de « grec » et de « romain » étaient soumis à une redéfinition constante. Loin d'être des données pré-existantes à l'écriture, ces notions en sont les conséquences. En d'autres termes : si l'on pose la question « pourquoi y a-t-il eu un regain d'intérêt pour la littérature grecque à cette époque ? », alors l'« identité grecque », loin d'être la réponse, fait partie du problème. — Le plan du livre est d'une grande clarté. Il est divisé en deux parties. La première (*The Politics of Imitation*) s'intéresse surtout à la μίμησις littéraire et à la παιδεία comme moyens pour créer une identité grecque en explorant la relation entre

le passé et le présent. Les valeurs culturelles attachées à la μίμησις littéraire ont été diverses (chap. I). Alors que Plutarque a pu construire la relation entre le passé et le présent en termes de continuité naturelle, d'autres ont choisi de mettre l'accent sur la rupture. Ainsi en est-il pour les *Dialogues* de Lucien et les romans grecs qui constituent des genres littéraires nouveaux sous l'Empire romain. Ce processus touche aussi l'identité personnelle du παιδευμένος, dont l'éducation peut reproduire les valeurs grecques traditionnelles ou peut marquer une césure par rapport à elles (chap. II). Ainsi donc la composition de textes, leur diffusion et la construction qui en résulte de l'identité du παιδευμένος fournissaient une matrice dans laquelle les identités pouvaient être infléchies dans des directions différentes à des moments différents. La seconde partie (*Greece and Rome*) traite plus directement du contexte romain en considérant la construction de la Grèce par différenciation par rapport à Rome. En effet, sous l'Empire, l'opposition canonique Grecs / Barbares est dépassée, puisque Rome est un nouveau *tertium quid* sur la scène politique et culturelle. Beaucoup de Grecs sont des *ciues Romani*. Trois chapitres étudient trois modes paradigmatiques d'engagement entre littérature grecque et politique romaine. Le premier s'intéresse à un ensemble de récits d'opposition : le récit récurrent de l'exil de philosophes grecs soumis au pouvoir des empereurs romains (Musonius Rufus, le « Socrate romain », Dion Chrysostome, Favorinus). Pour ces auteurs, le lien avec l'Athènes du passé était le moyen le plus efficace pour construire une identité littéraire. Le second considère un modèle plus conciliant, celui du conseiller philosophique des empereurs romains (les cinq discours *Sur la royauté* de Dion Chrysostome). Ces discours montrent comment des idées appartenant à l'ancienne pensée grecque ont été réadaptées pour qu'elles puissent s'adresser à un monarque non grec. Le dernier, enfin, traite de la satire romaine du pouvoir romain, en étudiant en particulier les écrits de Lucien (*Nigrinus, Sur ceux qui sont aux gages des grands*). Dans ces trois chapitres, l'accent est placé sur le caractère grec comme une ressource qui peut être manipulée, une identité qui peut être forgée et imaginée plutôt qu'une essence interne évidente qui se trouve avant le discours. Deux appendices : (1) traduction de Favorinus, *Sur l'exil* (P. Vat. 11) d'après l'édition de Barigazzi (1966) et (2) le contexte des discours *Sur la royauté* de Dion (Trajan ?). Bibliographie. *Index locorum*, index des mots grecs, index général. — Cet ouvrage stimulant et clair, qui fourmille d'informations très utiles, prend place à la suite de nombreux travaux consacrés à la Seconde Sophistique (S. Alcock, G. Anderson, E. L. Bowie, B. Forte, S. Goldhill, J. H. Oliver, Th. Schmitz, S. Swain, R. Syme...). Son mérite est de nuancer les vues antérieures, notamment celles de Bowersock, qui présentait l'histoire de la littérature grecque sous l'Empire comme une absorption progressive des valeurs grecques par les Romains. Il constitue aussi un beau prolongement au livre de S. SWAIN, *Hellenisme and Empire...*, dont le thème central était aussi l'identité des Grecs, forgée notamment grâce au purisme linguistique. — Br. ROCHETTE.

C. D. N. COSTA, *Greek Fictional Letters*, Oxford, University Press, 2002, 14.5 x 22.5, XXIII + 189 p., br. £ 17.99, ISBN 0-19-924546-0, rel. £ 40, ISBN 0-19-924001-9.

La littérature épistolaire a été très populaire dans le monde gréco-romain, qu'il s'agisse de la missive réellement échangée entre correspondants ou de la lettre imaginaire dont il est question dans cet ouvrage. On peut distinguer trois catégories de lettres. Il y a d'abord celles que l'on trouve dans les écrits historiques et qui posent le même problème que les discours : l'historien reproduit-il le texte authentique ou compose-t-il lui-même la missive ? Le deuxième groupe comporte des compositions indépendantes que l'on peut qualifier de « lettres comiques » dans la mesure où ces textes ont pour but de peindre la société à la façon des satires. Ce genre littéraire, qui se rattache à une tradition sophistique, fut très cultivé par les rhéteurs grecs d'époque romaine. Le troisième groupe est constitué de lettres apocryphes attribuées à des philosophes ou à des personnalités célèbres. On peut les regrouper sous l'appellation gé-

nérique de « lettres philosophiques ». D'une façon générale, l'édition de R. Hercher (1873 [réimpr. 1964]), *Epistolographi Graeci*, reste toujours indispensable. — L'anthologie que voici présente un choix de lettres (texte, traduction en regard, commentaire) appartenant aux deux dernières catégories. Pour le premier groupe, on trouve cinq lettres d'Élien, vingt et une d'Alciphron, huit de Philostrate et trois d'Aristénète. Élien de Préneste (vers 200), sophiste romain, composa vingt *Lettres rustiques* que des campagnards sont censés échanger entre eux. Alciphron (fin du II^e - début du III^e s.) est l'auteur de cent dix-huit lettres, prétendument écrites par des gens de toute sorte et de toute classe (pêcheurs, paysans, parasites, courtisanes) et présentant des tableaux comparables à ceux représentés autrefois par les auteurs comiques comme Diphile, Philémon ou Ménandre. Alciphron aime à se transporter dans l'Athènes épicurienne du IV^e s., dont il prend plaisir à peindre les mœurs sur un ton moqueur, comparable à celui des comiques qu'il imite. Philostrate d'Athènes (170-240) a laissé un recueil de *Lettres* comportant soixante-treize morceaux – les soixante-quatre premières lettres sont des variations sur des thèmes amoureux, les neuf dernières semblent issues d'une correspondance réelle. Enfin, Aristénète (vers 500) est l'auteur d'un recueil de *Lettres d'amour*, aujourd'hui incomplet (cinquante lettres, réparties en deux livres). Pour la deuxième catégorie sont retenues deux lettres du Scythe Anacharsis (VI^e s.), une de Diogène de Sinope (c. 400 - c. 325), une de Cratès de Thèbes (c. 365 - 285), une de Socrate et une d'Eschine le Socratique, une d'Euripide, une de Thémistocle, deux d'Hippocrate et quatre de Chion d'Heraclea Pontica, tyran en 353/2. Le recueil donne une bonne idée de l'importance du genre épistolaire et de l'intérêt que présentent ces missives fictives, auxquelles les histoires de la littérature grecque n'accordent en général que peu de lignes. On pourra compléter cette anthologie, dont l'introduction, la bibliographie et le commentaire restent sommaires, par l'ouvrage de Patricia A. Rosenmeyer, *Ancient Epistolary Fictions. The Letter in Greek Literature*, Cambridge, 2001. Peut-être regrettera-t-on l'absence de la lettre III, 55 d'Alciphron (décrivant un banquet de philosophes qui se querellent, elle est d'un grand intérêt pour l'histoire littéraire) et de deux lettres d'Aristénète (celles qu'il a imaginées entre Alciphron et Lucien : I, 5 et I, 22). — Br. ROCHETTE.

Georgia L. IRBY-MASSIE & P. T. KEYSER, *Greek Science of the Hellenistic Era. A Sourcebook*, London - New York, Routledge, 2002, 15.5 x 23.5, XXXV + 392 p., br. ISBN 0-415-23848-X, rel. ISBN 0-415-23847-1.

La série des *Sourcebooks* consacrés à l'Antiquité s'enrichit d'un nouvel ouvrage. Après le livre de J. Longrigg sur la médecine (1998) et celui de J. Humphrey, J. Oleson et A. Sherwood sur la technique gréco-romaine (1998), voici l'ouvrage bien venu de G. Irby-Massie et de P. Keyser. En ces matières, abondance de biens ne nuit pas, et l'on doit se réjouir de cette publication. — Les limites temporelles ne sont pas celles de l'ouvrage de COHEN et DRABKIN, *A Source Book in Greek Science* (1958), qui couvrait toute la période grecque. Il s'agit en gros de l'époque hellénistique et romaine. L'inconvénient de ce choix est que certaines sciences ne sont illustrées que par un seul auteur, comme la physiognomonie, pour laquelle seul Polémon est cité, et pas le Pseudo-Aristote ou Adamantius. La matière est divisée en onze sections : mathématiques, astronomie, astrologie, géographie, mécanique, optique, hydrostatique et pneumatique, alchimie, biologie, médecine, « psychologie ». Chaque section est précédée d'une introduction fort bien faite (Cohen et Drabkin étaient indigents sous ce rapport). L'ouvrage étant destiné à un public anglophone, la bibliographie est presque uniquement composée d'ouvrages en anglais (sauf pour les éditions de textes) ; ce parti pris fait que le lecteur non spécialiste ignorera des travaux importants dans d'autres langues, par exemple ceux de R. Halleux et de son école sur l'alchimie, de B. Vitrac sur Euclide ou de S. Amigues sur la botanique de Théophraste. Cette bibliographie est elle-même divisée en plusieurs sections ; le découpage, pourtant judicieusement fait, se révèle très peu pratique à l'usage ; à mon avis, la diffé-

renciation des genres doit se faire sur d'autres bases. Plusieurs index complètent l'ouvrage. Je trouve excellente la présentation de la table des matières, fondée non seulement sur le découpage de la matière, mais aussi sur le nom des auteurs, accompagné du titre des œuvres citées. L'*Introduction* générale est précédée d'une chronologie des auteurs fort bien agencée. Deux cartes situent les principaux centres d'activité scientifique. Presque chaque fois qu'un même auteur est cité, les dates de sa vie ou celles de son activité intellectuelle sont données entre parenthèses ; cette petite attention à l'égard du lecteur mérite d'être saluée chaleureusement. D'une manière générale, cet ouvrage se signale par une clarté exemplaire, ce qui représente un progrès substantiel par rapport à celui de Cohen et Drabkin. — Les extraits étant dépourvus de notes, la place gagnée a permis aux A. de citer plus d'auteurs et d'œuvres. On a ainsi une centaine d'auteurs, dont certains très peu ou très mal connus ; nombre d'auteurs secondaires se voient accorder une place qui les met en valeur et nombre d'œuvres connues seulement par des fragments sont citées ; cela donne une idée de la diversité des auteurs et des recherches. L'inconvénient est que l'importance relative des auteurs apparaît mal à des lecteurs non spécialistes. Chaque auteur cité est précédé de quelques lignes d'introduction, et cela chaque fois qu'il est cité dans les différentes sections ; dans les extraits, on trouve entre parenthèses quelques renvois à des *loci paralleli*. Le choix des extraits me semble fort judicieux ; par exemple, le traité des *Vents* de Théophraste est largement cité dans la section *Hydrostatique et pneumatique* et reçoit ainsi la place qu'il mérite. Les extraits sont donnés en traduction. Toutes les traductions antérieures à 1976 (et quelques autres) ont été révisées. Personnellement, sauf cas d'incompétence clairement reconnue, j'aurais préféré que toutes les traductions fussent revues ; cela aurait peut-être évité par exemple que le mot *δυνάμεις* au sens de « propriétés » apparaisse plusieurs fois sous la forme ancienne et erronée de *powers*. Évidemment, pour satisfaire les hellénistes de métier, les A. auraient dû consacrer deux fois plus de temps à ce travail. — *Quelques réserves*. (1) Je ne comprends pas pourquoi la science grammaticale est exclue de cet ouvrage, comme elle l'était déjà chez Cohen et Drabkin. Veut-on faire croire que les amateurs des sciences anciennes pourraient juger inintéressants des auteurs aussi importants qu'Apollonius Dyscole ou Hérodien ? (2) Je regrette aussi que la musique ne se voie pas accorder une section séparée (avec l'acoustique), et ne soit représentée que par deux extraits dispersés dans la section *Mécanique*. (3) L'*Introduction* générale comporte, c'est devenu un *topos* obligé, quelques considérations sur le contexte sociopolitique de la science grecque de cette époque, à la suite de G. E. R. Lloyd. Si elles peuvent paraître éclairantes à certains pour expliquer tel ou tel caractère de la science grecque, c'est tout simplement parce que nos concepts sont encore dans l'enfance et que nous n'avons guère dépassé Aristote rapportant l'invention des mathématiques en Égypte aux loisirs des prêtres (*Mét.*, A, 1). (4) La translittération des noms grecs est particulière. Eukleidès ou Thoukudidès font un curieux effet ; heureusement que, en vertu des règles que se donnent les auteurs, le malheureux Chryssippe garde une figure semi-humaine sous la forme Chrusippos et échappe à la transcription attendue *Khrusippos ! — Au total, je souhaite une très large diffusion à cet ouvrage, dont l'utilité est grande. — M. FEDERSPIEL.

R. MERKELBACH & J. STAUBER, *Steinepigramme aus dem griechischen Osten*. Band 1. *Die Westküste Kleinasiens von Knidos bis Ilion*, Stuttgart - Leipzig, Teubner, 1998, 20 x 28.5, XV + 647 p., rel., ISBN 3-519-07446-X.

Cette anthologie regroupe, selon un ordre géographique, tous les poèmes épigraphiques provenant de l'Orient grec, y compris les textes connus par la tradition manuscrite quand ils semblaient avoir un jour été inscrits sur pierre. On retrouve, pour chaque document, la même présentation : description du support, texte transcrit vers par vers, traduction en langue allemande, commentaire, renvoi éventuel à une publication fournissant une photographie de la pierre, lieu de conservation, date, bibliogra-

phie. La mise en page est aussi uniforme que possible. Souvent, de grands espaces sont laissés vides pour éviter que les informations concernant une même inscription ne se trouvent au recto et au verso d'une feuille, ce qui malheureusement augmente moins la lisibilité que le poids du volume. Les textes reproduits reposent exclusivement sur les publications antérieures. Tout au plus les éditeurs ont-ils préféré une lecture à une autre, et écarté des restitutions trop audacieuses. Si aucune photographie n'a été publiée auparavant, il en est donné une, mais ceci concerne seulement un petit nombre de documents. Dans quelques cas, dessins et photographies permettent également de se faire une idée du monument qui portait l'inscription transcrite. De manière générale toutefois, l'illustration disposée dans le texte est assez pauvre. Les cartes, très utiles dans un ouvrage de ce type, sont suffisantes, mais peu soignées (celle de la page 497 est à l'envers). Ce volume ne contient pas d'index. Sans doute ceux que l'on attend légitimement d'un tel recueil paraîtront-ils dans le dernier tome de la série, dont le plan est ainsi arrêté : t. 2, *Die Nordküste und das Landesinnere bis zum Tauros* (annoncé pour 2001) ; t. 3 : *Die Südküste Kleinasiens, Syrien und Palästina*. Une fois complet, ce corpus rendra de grands services, en fournissant au chercheur un ample matériel, sans qu'il soit nécessaire de se reporter à une multitude de publications. Le plan nous semble cependant assez décevant. Dans son compte rendu du premier tome, et seul paru, des *Griechische Versinschriften* de W. Peek (dont un index est en voie de publication par V. Citti, E. Degani, G. Giangrande, G. Scarpa, 2 vol. parus, Amsterdam, 1995 et 1998), L. Robert avait souligné l'intérêt d'une organisation thématique pour un recueil de ce genre, plutôt qu'un classement topographique, déjà fourni par les recueils locaux (*Gnomon*, 1959, p. 1-30 = *Opera Minora Selecta*, III, p. 1640-1669 aux p. 1641 et 1667-1668). Les rapprochements entre les textes, et leur plein entendement, en auraient été d'autant plus aisés, et profitables. – O. GENGLER.

E. PÖHLMANN & M. L. WEST (éd.), *Documents of Ancient Greek Music. The Extant Melodies and Fragments*. Edited and transcribed with Commentary, Oxford, University Press, 2001, 22.5 x 28.5, 212 p. + 10 pl., rel. £ 40, ISBN 0-19-815223-X.

Depuis la publication, en 1970, de l'important ouvrage du Professeur E. PÖHLMANN, *Denkmäler altgriechischer Musik*, de nombreuses études ont été réalisées sur les témoignages que nous possédons aujourd'hui de la musique antique en Grèce. Cette nouvelle synthèse, réalisée en collaboration avec L. W. Martin, propose donc une mise à jour des recherches effectuées dans le domaine au cours des trente dernières années, et présente soixante et un fragments de musique grecque ancienne, soit une vingtaine de plus que ceux analysés en 1970. Ces fragments, classés selon l'ordre chronologique, depuis le V^e s. av. J.-C. jusqu'au III^e ou IV^e s. apr. J.-C., permettent de comprendre l'évolution de la musique, vocale et instrumentale, au cours des périodes classique, hellénistique puis romaine. Chaque témoignage – qu'il provienne de sources poétiques ou théâtrales, de traités musicaux, qu'il se présente sous la forme de papyrus, sur des vases antiques ou sur d'autres supports – est étudié de manière critique et détaillée, à la lumière des publications récentes. Dans certains cas, les A. proposent une transcription mélodique et/ou rythmique du fragment, dans une notation moderne, qui permet au lecteur de rentrer plus facilement dans ce monde musical antique et de se faire une idée plus précise des échelles et des modes décrits dans les commentaires de chaque fragment. Une bibliographie très complète invite le lecteur averti à poursuivre l'approche de ces quelques vestiges d'une musique qui reste parfois méconnue. – C. MILLER.

Papiri Filosofici. Miscellanea di Studi. III (Studi e Testi per il Corpus dei Papiri Filosofici greci e latini, 10), Firenze, L. S. Olschki, 2000, 17 x 24, 229 p., br. ITL 69.000, ISBN 88-222-4937-2.

Passons immédiatement au contenu de ce dixième volume de travaux publiés en parallèle à l'édition du *Corpus dei Papiri Filosofici greci e latini*. T. Backhouse introduit dans le texte du *P. Berol.* inv. 16545 (ed. pr. *JJP* 20 [1990], p. 139-141) de nouvelles lectures qui l'amènent à une interprétation renouvelée du papyrus. Il avance aussi quelques suggestions relatives aux implications historiques et philosophiques du fragment (« Antipater of Tarsus on false 'phantasiai' », p. 7-31). Le *P. Gen.* inv. 271 (Pack² 2580) fait l'objet de deux études. La première concerne les colonnes IX-XV qui comprennent la lettre VII du Pseudo-Héraclite (A. Boccassini, « *P. Gen.* inv. 271 e la tradizione medievale della VII epistola pseudoeraclitea », p. 33-130). La seconde revient sur les huit premières colonnes dans lesquelles est relatée une diatribe entre Alexandre le Grand et le sage indien Dandamis (A. Nodar, « The encounter between Alexander and the Brahmins as in *P. Gen.* inv. 271 : problems of interpretation and edition », p. 141-170). S. Martinelli Tempesta, qui a revu le texte sur photo, livre le résultat de ses recherches : « A proposito di *P. Berol.* inv. 9766 (Riassunto di Pl. Lg. VIII 832E-837D) » (p. 131-140). Enfin C. Pernigotti fait preuve d'une vaste culture dans son étude sur les sentences de Ménandre (« Raccolte e varietà redazionali nei papiri dei "Monastici di Menandro" » (p. 171-228). Ces *Miscellanea* constituent une contribution intéressante au gigantesque chantier du corpus des papyrus philosophiques grecs et latins. — J. A. STRAUS.

J. WALKER, *Rhetoric and Poetics in Antiquity*, Oxford, University Press, 2000, 16 x 23.5, XII + 396 p., rel. £ 46.50, ISBN 0-19-513035-9.

La culture moderne a traditionnellement considéré rhétorique et poésie comme appartenant à des mondes différents. Tandis que la rhétorique est de la prose pratique ayant en vue de conquérir l'adhésion au point de vue de l'orateur, la poésie est expression esthétique. L'étude, qualifiée de « révolutionnaire », de Jeffrey Walker tend à démontrer que, en fait, dans l'Antiquité, les deux domaines ne pouvaient être considérés ou pratiqués séparément. L'A. en relève les parentés : toutes deux sont issues d'un art archaïque de l'éloquence ; toutes deux avancent un argument ; toutes deux tendent à provoquer l'adhésion à un acte particulier de jugement. C'est seulement dans l'Antiquité tardive que les dimensions rhétoriques de la poésie ont commencé à être obscurcies. Les vues modernes de l'ancienne « confusion » entre poésie et rhétorique restent elles-mêmes confuses. S'opposant aux traditionnelles histoires de la rhétorique, qui tendent à voir la rhétorique essentiellement comme un art oratoire civique pratique, l'A. défend l'idée que l'éloquence épideictique et poétique était centrale et même fondamentale pour la tradition rhétorique dans l'Antiquité. On ne peut d'emblée nier l'intérêt d'une conception à ce point renouvelée. — Les deux premières parties s'attachent à refaire une *sophist's history of rhetoric*, partant des débuts (Hésiode) en passant par l'émergence de Poësis, Logos et Rhétorikê, pour poursuivre par une révision de la rhétorique hellénistique, et de la rhétorique de Cicéron à la seconde sophistique. Elles remettent en question l'idée que la rhétorique déclina sous les rois hellénistiques et les empereurs romains, en invoquant un grand nombre d'auteurs, même moins connus. Les troisième et quatrième parties prospectent une « poétique rhétorique », fondée sur un examen de la poésie lyrique archaïque, et constatent dans l'Antiquité récente l'émergence d'une « poétique grammaticale », qui fut la base des poètes occidentaux après le Moyen Âge, et on interroge cette modernité. — On ne peut nier que, par un point de vue original dans sa synthèse, l'A. introduit une suite neuve et critique aux ouvrages connus de Charles Sears Baldwin (*Ancient Rhetoric and Poetic*, New York, Mac Millan, 1924, et *Medieval Rhetoric and Poetic (to 1400)*, *idem*, 1928), dont la position fut « malheureuse » en ce sens que la rhétorique aurait été essentiellement, au départ — et cette opinion fut reçue — pratique et civique, née dans les domaines judiciaire et politique, tandis que les manifestations poétiques étaient inférieures. En conclusion, J. Walker revendique le droit d'affirmer que les notions dominantes de « poésie » et de « rhétorique » de la culture moderne sont héri-

tées largement de la tradition grammaticale de l'Antiquité tardive. Un livre remuant, où l'effort de synthèse n'est pas pour déplaire. – M. DELAUNOIS.

A. SAUGE, « L'Iliade », *poème athénien de l'époque de Solon*. Préface de Cl. POUX, Bern, Peter Lang, 2000, 16 x 23, XVII + 667 p., rel. BEF 2.725, ISBN 3-906758-43-5.

Vu l'intitulé de l'ouvrage, nous croyons respecter les intentions de l'A. en livrant d'emblée cet extrait : « *L'Iliade* est un poème oral dicté, dont la composition, dans sa plus grande partie, est contemporaine de sa fixation écrite. Le commanditaire du poème et de sa dictée est le poète et homme politique athénien Solon, associé à des alliés, après la réforme qu'il a entreprise, après une première conquête de Salamine, dans le contexte des conflits internes à la cité et de ceux qui l'opposaient à Mytilène, la cité de Lesbos, pour la possession du cap Sigée. » (p. 434-435). Et après avoir énoncé les propositions qui forment le noyau de sa thèse, l'A. concède : « Dans cette discussion sur la composition de l'*Iliade*, le recours au raisonnement est inévitable ; en effet, aucun des témoignages divers qui nous sont parvenus autour de cette "affaire" ne permet de reconstituer des faits ou un fait. Tous obligent à des reconstructions. » (p. 436). L'articulation du raisonnement est, en résumé, la suivante : la composition unitaire de grande envergure qu'est l'*Iliade* implique « un appareil technique d'une ampleur capable de soutenir un projet de longue envergure et sa réalisation » ; il existe un commanditaire de cette réalisation et de son écriture. La fixation écrite d'une composition orale doit être expliquée, en ce qu'elle représente une menace pour l'esprit d'une institution ; pour la production de l'œuvre il faut retenir tous les paramètres nécessaires : le contexte spatio-temporel, les conditions historiques (une organisation sociale), les conditions techniques, une demande, une organisation particulière des rôles dans la communication... Enfin, l'A. rappelle « les allusions à la situation athénienne du premier tiers du VI^e s. (590 à 560 environ) ». Sur ce dernier point, puisqu'il s'agit d'un rappel et qu'on en est déjà à la p. 436, A. Sauge eût été bien inspiré de nous renvoyer avec plus de précision à ces allusions. Après avoir à nouveau feuilleté ce volumineux ouvrage, nous supposons qu'il vise la prolifération, vers 580, de représentations figurées (« c'est précisément... vers 580 que les exemples en deviennent plus nombreux et que des inscriptions permettent d'identifier des rôles secondaires... Il me semble caractéristique, en outre, que soient figurés et désignés des personnages qui ne jouent qu'un rôle limité dans le temps... [p. 412-413] »). Mais nous sommes déjà, avec ces diverses citations, dans la deuxième partie de l'ouvrage, intitulée *Composition*, et comprenant les chapitres suivants : « La composition de l'*Iliade* : hypothèses » ; « Données "objectives" » ; « Les représentations figurées » ; « Les caractéristiques de la langue » ; « Traces écrites » ; « Citations » ; « L'homme de Chios » ; « Composition » ; « L'organisation des rôles et l'unité du poème » ; « Usages de l'écriture » ; « L'écriture et les poètes lyriques » ; « Solon et l'écriture » ; « Athènes et l'écriture des textes homériques » ; « Rédaction » ; « Homère » ; « L'épopée en tant qu'acte de communication : une époque (Solon) et un espace civique (Athènes) » ; « Interpolations : Homère corrigé ». La première partie, quant à elle, dégage ce que l'A. tient pour l'organisation du récit épique. Au fil de douze chapitres (« Le défi » ; « Un conseiller d'un style nouveau » ; « Un guerrier d'un style nouveau » ; « Un duel et des funérailles truqués » ; « Les enjeux du conflit » ; « Héros travestis, héros investis » ; « Figures légendaires : Ajax et Idoménée » ; « Achille et Zeus » ; « Retour truqué au combat » ; « Deux cadavres pour une stratégie du mépris » ; « Résolution : la transparence des larmes » ; « Catalogue et programme narratif »), A. Sauge procède à une analyse rompant avec la lecture braquée sur des personnages héroïques dont le récit serait la mise en scène idéalisée, pour les considérer comme *des fonctions, des paramètres, dans la construction du sens*. Une troisième partie, *Commentaire*, porte d'abord sur les chants 1 à 10, 13, 16, 18 à 24, puis revient sur le *Catalogue* (ch. 2), pour présenter ensuite les rubriques suivantes : « Hymne à Apollon » ; « Archiloque » ; « Solon » ; « Invocations à la Muse » ; « Terre de Labour

(ἄρουρα) : emplois » ; « Remarques, sur l'étymologie et le sens de μῆνις ». — Nous n'avons aucun a priori contre l'originalité, fût-elle excessive. Mais nous sommes fort déçus. Contraint par un souci de concision, nous bornerons nos exemples à ces deux citations qui concernent Achille : « Priam entérine le caractère divin d'Achille : Achille est le récepteur d'un jugement de valeur qui porte sur lui-même ; par la médiation de l'autre, il "se" reconnaît. » (p. 376, titre de rubrique). « Achille n'est pas un personnage qui appartient à un passé éloigné dont la distance permettait l'idéalisation, il est personnage de fiction, dont l'histoire est celle de la tradition narrative à laquelle il appartient. En tant que figure agissante, il n'appartient pas au monde, il appartient à la représentation d'un monde dont les références spatiales et temporelles sont entièrement construites. » (p. 406). Nous n'avons pas seulement conscience de la hauteur de vue prise par A. Sauge ; nous avons l'impression d'être sur une autre planète. Nous n'avons pas « accroché » à son orientation, même si, confusément, nous percevons la qualité et l'ampleur de son travail, et la profondeur des réflexions qui le sous-tendent. Soyons diplomate et, pour mettre tout le monde à l'aise, faisons avoué de n'avoir pas bien compris. C'est pourquoi, même si nous admirons la virtuosité avec laquelle il se joue des concepts et des abstractions, nous nous abriterons, plutôt que de porter un jugement personnel, derrière ce que dit Cl. Poux, dans la préface : « Lorsqu'un poète commente l'œuvre d'un poète, j'ai constaté maintes fois qu'il nous en apprend autant sur son propre processus de création, sur son univers mental, sur son système de valeurs que sur l'objet de sa critique. André Sauge, philosophe et poète, ne pouvait aller à la rencontre de d'un Homère poète et philosophe. » (p. X). On ne pourrait mieux dire. — D. DONNET.

N. LURAGHI (éd.), *The Historian's Craft in the Age of Herodotus*, Oxford, University Press, 2001, 14.5 x 22.5, X + 340 p., rel. £ 50, ISBN 0-19-924050-7.

La plupart des essais de ce recueil, majoritairement centré sur Hérodote et son rapport à la tradition orale, sont le fruit d'un atelier qui s'est tenu en 1997 à Turin sur l'aube de l'historiographie. Comme l'annonce l'introduction, les quatorze contributions réunies explorent les perspectives ouvertes par la question de la fonction, au V^e s., de la connaissance du passé. Oswyn MURRAY (« Herodotus and Oral History », p. 16-44) montre qu'Hérodote n'oppose pas radicalement λόγος, ἱστορία et μῦθος. Héritier d'une tradition orale de conteurs, ce dernier, pour construire une version perse plus plausible des événements, combine éléments romanesques perses et technique grecque de composition, ce qui lui permet d'unifier les histoires collectives, mais aboutit à un résultat imaginaire. Ewen L. BOWIE (« Ancestors of Historiography in Early Greek Elegiac and Iambic Poetry ? », p. 45-66), à partir du constat de l'existence en Grèce archaïque d'élégies narratives, trouve des traces, dans cette poésie comme dans les poèmes iambiques, de ce qui pourrait être l'ancêtre de l'historiographie, et relève que la prose historiographique des débuts trahit l'influence des techniques narratives de ces poètes. Lucio BERTELLI (« Hecataeus : From Genealogy to Historiography », p. 67-94) explique que ni le passage de l'oral à l'écrit, ni celui de la poésie à la prose, ne suffisent à rendre compte de la naissance de l'historiographie grecque, qui est d'abord recherche ethnographique et généalogique, donc utilisation de la tradition mythique pour défendre des intérêts locaux ; et il détermine les trois prérequis fondateurs du discours historique auxquels Hécatée est le premier à satisfaire : définition des critères d'analyse de la tradition, critique des sources et recherche des explications rationnelles. Robert L. FOWLER (« Early Historie and Literacy », p. 95-115) analyse le rapport différent que la poésie et les premières enquêtes ont au passé, les secondes établissant un pont avec le présent et ne cessant d'avoir une attitude critique, et il met en évidence que néanmoins nombre d'habitudes de pensée et de discours propres à la tradition orale survivent à l'avènement de l'écrit et se mélangent à lui. Maurizio GIANGIULIO (« Constructing the Past : Colonial Traditions and the Writing of History. The Case of Cyrene », p. 116-137), à propos

de la fondation de Cyrène, démêle l'écheveau des inventions des souvenirs historiques et des dynamismes « homéostatiques » et établit qu'Hérodote, plutôt que les informateurs individuels, privilégie la tradition locale, laquelle n'est pas nécessairement indigène, en raison de son caractère unifié et collectif, et par suite plus représentatif d'une collectivité et de son auto-définition. Nino LURAGHI (« Local Knowledge in Herodotus' *Histories* », p. 138-160) s'intéresse aux développements consacrés à l'Égypte, à la Scythie et à la Perse et fait apparaître que les informations qu'Hérodote impute à l'ouï-dire ne disent rien de leur provenance et que l'enquête est un métadiscours destiné à montrer que le passé n'est pas ce que chacun croit savoir, mais quelque chose à construire par la comparaison des diverses versions et par l'évaluation de leur crédibilité. Alan GRIFFITHS (« Kissing Cousins : Some Curious Cases of Adjacent Material in Herodotus », p. 161-178) choisit ce titre métaphorique pour désigner un procédé narratif consistant à mettre en contact deux récits, comme deux billes de billard qui se touchent, deux récits apparemment sans lien entre eux, mais en fait thématiquement cousins. Cette technique de récit, déjà présente dans l'épopée, qui revient à placer sur deux plans différents, l'un se reflétant dans l'autre, la même idée, exposée d'abord cryptée, puis en clair, semble provenir de la tradition mythifiante des conteurs et s'observe en particulier dans trois passages consacrés l'un à la prostitution babylonienne (1, 196-199), l'autre à la traite du lait en Scythie par des esclaves aveugles (4, 2) et le troisième à l'eau mendrée en Perse (3, 117). Wolfgang BLÖSEL (« The Herodotean Picture of Themistocles : A Mirror of Fifth-Century Athens », p. 179-197) traite le problème de l'ambivalence de la présentation de Themistocle par Hérodote, tantôt irréprochable champion de la liberté grecque, tantôt égoïste sans scrupule, et il établit qu'avec ce personnage, non point corrompu mais extorqueur de fonds, incarnation du courage et de l'esprit de sacrifice, mais qui, après Salamine, s'est transformé en individu âpre au gain, de patriote désintéressé qu'il était, Hérodote tend aux Athéniens un miroir afin qu'ils se reconnaissent en lui à travers leur comportement envers leurs alliés et les avertis des dangers entraînés par un empire injuste. Rosalind THOMAS (« Herodotus' *Histories* and the Floating Gap », p. 198-210) rappelle que le concept anthropologique de *floating gap* (l'écart entre le passé lointain et le passé récent est élastique selon que la mémoire collective conserve plus ou moins le souvenir des périodes intermédiaires) ne s'arrête pas avec l'apparition de l'écrit et, l'appliquant à Hérodote, elle éclaire la façon dont il incorpore Homère aux généalogies égyptiennes et dont les familles l'utilisent afin de rattacher leur passé à un passé des origines différent. Pietro VANNICELLI (« Herodotus' Egypt and the Foundations of Universal History », p. 211-240) explique comment Hérodote plaque sur la chronologie égyptienne de la liste des rois une division d'origine grecque, ce qui lui permet d'établir une tripartition du *spatium historicum* des trois cent quarante et une générations précédant Psammétique (Min-Moeris, Sésostris-Seth, 26^e Dynastie) et de voir une correspondance avec la tripartition grecque (avant les Héraclides, les Héraclides, histoire archaïque), laquelle prend, du coup, un caractère universel. Pour Astrid MÖLLER (« The Beginnings of Chronography : Hellenicus' *Hiereiai* », p. 241-262), Hellenicus est le premier à aspirer à l'histoire universelle, dans la mesure où son ouvrage sur les prêtresses d'Héra à Argos dresse une chronographie à partir d'une tradition généalogique orale et historiographique, bien qu'il façonne l'ensemble de sa narration sur le modèle oriental de la chronique (horo-graphie). Roberto NICOLAI (« Thucydides' Archaeology : Between Epic and Oral Traditions », p. 263-285) propose une analyse rhétorique de l'« Archéologie », dont le dessein est de démontrer la supériorité du projet de Thucydide aussi bien pour le sujet choisi que pour la méthode et la conception de l'historiographie (invention d'une histoire politico-militaire destinée à former l'esprit de futurs dirigeants). Hans-Joachim GEHRKE (« Myth, History, and Collective Identity : Uses of the Past in Ancient Greece and Beyond », p. 286-313), en prenant l'exemple de Magnésie en Crète, montre comment la fiction, dès lors qu'elle est étimologique, entre dans la mémoire collective et comment des inventions de faits illusoire sont transmises comme des événements factuels, car l'important pour la cohésion et l'identité d'une société n'est pas la vérité elle-même, mais ce qui est tenu pour vrai du passé. Oswyn MURRAY

(« Herodotus and Oral History Reconsidered », p. 314-325) conclut cet ensemble d'études en revenant sur Hérodote historien de l'oralité, qu'il s'agisse de sources orales, du caractère oral de son texte ou de sa description anthropologique de l'oralité, plus ouverte aux manipulations de même qu'aux multiples interprétations des événements (les faits ne sont jamais que des événements interprétés), plus proche du mythe en ce qu'elle préserve uniquement les faits utiles pour le présent et intégrables dans une histoire cohérente et formant littérairement un tout unifié, et dont il convient de réévaluer les incertitudes. — Au total, un volume très substantiel, que parachèvent très utilement un *Index locorum* et un Index général. — J. BOULOGNE.

H. LEPPIN, *Thukydides und die Verfassung der Polis. Ein Beitrag zur politischen Ideengeschichte des 5. Jahrhunderts v. Chr.* (Klio. Beiträge zur alten Geschichte, n. F. 1), Berlin, Akademie Verlag, 1999, 17.5 x 24.5, 253 p., rel. DEM 112, ISBN 3-05-003458-0.

L'A. s'interroge sur la pensée de Thucydide concernant la « constitution » de la cité grecque, le terme devant être entendu non pas dans son sens moderne, mais dans celui de structure intérieure globale (*gesamte innere Struktur*). Cette étude est menée en trois parties. Dans une première, H. Leppin examine les différentes constitutions envisagées par Thucydide : tyrannie, oligarchie, démocratie, en distinguant dans l'œuvre de l'historien les parties narratives et les discours. Ainsi le jugement porté par Thucydide sur la tyrannie est différencié et non tranché dans les premières et négatif dans les deuxièmes, correspondant alors aux opinions contemporaines. D'une manière générale, H. Leppin s'attache beaucoup au contexte des emplois, car Thucydide est fort peu explicite sur ces différentes formes de gouvernements. Dans une deuxième partie, anthropologique, l'A. étudie la manière dont apparaissent la masse et l'élite chez l'historien grec. La dichotomie y est importante, mais le point de vue de Thucydide est pessimiste dans les deux cas : le peuple est en général le jouet de son affectivité et l'élite, quel que soit le régime politique, pense surtout à ses intérêts. Une troisième partie cherche à déterminer ce que sont chez Thucydide les formes souhaitables d'un ordre politique : l'historien ne voit pas de différence fondamentale entre la démocratie et l'oligarchie, mais il pense qu'il existe certaines valeurs et certains principes qui assurent à un État le succès, au moins pour un certain temps. Cela se vérifie dans la bonne marche de Sparte, de Chios ou de la Constitution des cinq mille à Athènes. Un dernier chapitre de conclusion résume la pensée politique de Thucydide et la rattache à certaines évolutions de l'époque. H. Leppin établit notamment des rapprochements avec l'enseignement et les méthodes de la sophistique. Une importante bibliographie et des *indices* (noms et références à Thucydide et aux autres auteurs) complètent l'ouvrage. — M. L. FREYBURGER.

Mary Margaret McCABE, *Plato and His Predecessors. The Dramatisation of Reason* (The W. B. Stanford Memorial Lectures), Cambridge, University Press, 2000, 16 x 23.5, VIII + 318 p., rel. £ 37.50 / US \$ 59.95, ISBN 0-521-65306-1.

Devant l'abondance de la littérature secondaire de Platon, il n'est guère surprenant que l'étudiant et même le chercheur se trouvent quelque peu découragés : vaut-il vraiment la peine de passer des heures avec l'énième livre sur les dialogues ? Pour une grande partie des nouvelles parutions, cette question peut paraître légitime, mais quiconque connaît le génie de Mary Margaret McCabe n'hésitera pas : un nouveau livre de sa main est un grand événement pour les études platoniciennes. Dans *Plato and his Predecessors*, la question centrale est celle des interlocuteurs *absents* dans un quatuor de dialogues tardifs : le *Théétète*, le *Parménide*, le *Politique* et le *Philèbe*. Les invisibles sont Héraclite, Protagoras, les matérialistes purs et durs (les Géants du *Sophiste*) et Parménide. Leur doctrines sont bien présentes, au point même de consti-

tuer l'objet central de l'enquête philosophique : le relativisme de Protagoras, le flux héraclitéen, le matérialisme, le monisme parménidéen. L'absence des pères de ces doctrines est d'autant plus remarquable. Ici se révèle, selon McCabe, la maîtrise du dramaturge qu'était Platon, qui fait converger les moyens littéraires avec la critique philosophique. Platon voulait montrer que les grands prédécesseurs de Platon se sont disqualifiés eux-mêmes comme interlocuteurs. Car pour s'engager dans un dialogue rationnel, il faut satisfaire à certaines conditions minimales. Or, les théories avancées par ces prédécesseurs, si on les prend au sérieux, portent atteinte aussi bien à ce qui constitue une personne rationnelle qu'aux conditions de possibilité de la langue. Il est simplement impossible que ces philosophes, s'ils adhèrent à la version pure et absolue de leurs propres doctrines (comme Platon se les représente), prennent part dans un dialogue rationnel. Ou, en d'autres mots, ils défendent des positions qui ne peuvent pas être incarnées, qui ne peuvent pas être vécues. En s'opposant à eux, Platon élabore une conception rationaliste de la continuité de la personne. En examinant la position de Protagoras, Platon montre ce que signifie le fait d'ajouter foi à une opinion ; dans les rencontres avec les « réductionnistes », Parménide et les Géants, il établit les éléments d'une théorie des relations entre la langue et la réalité ; et dans la confrontation avec l'héraclitisme, il explique la relation entre la raison et la vie humaine. Dans ces dialogues tardifs, il y a en outre deux autres interlocuteurs qui s'effacent graduellement au cours du dialogue : Philèbe, parce qu'il lui manque une téléologie à laquelle il pourrait participer ; Socrate, parce que sa méthode philosophique semble difficile à accorder avec la nouvelle épistémologie holiste développée par Platon (remplaçant le fondationalisme de la *République*). Sa réapparition dans le *Philèbe* s'expliquerait par le fait que Platon aurait trouvé le moyen de réconcilier son épistémologie nouvelle avec la dialectique socratique, celle-ci étant conçue comme une méthode philosophique menant à des résultats positifs. Voici une thèse à la fois hardie et convaincante, étayée par des analyses détaillées et précises. Elles méritent d'être étudiées de près. – J. OPSOMER.

N. NOTOMI, *The Unity of Plato's Sophist : Between the Sophist and the Philosopher* (Cambridge Classical Studies), Cambridge, University Press, 1999, 14.5 x 22, XXI + 346 p., rel. £ 40.00, ISBN 0-521-63259-5.

Trop souvent le *Sophiste* de Platon a été fragmenté et morcelé dans des études qui en isolaient une partie tout en ignorant le reste du dialogue. C'est pourquoi on réjouit d'accueillir une monographie qui se propose d'étudier le dialogue entier, avec l'intention d'en déceler l'unité. Une qualité supplémentaire de cette étude est que l'auteur prend au sérieux ce que les Platoniciens anciens avaient à dire à propos du *Sophiste*. Suivant leurs traces, Notomi va chercher un seul σκοπός du dialogue. Le thème qui, dans cette perspective, unifie le dialogue, c'est la « chasse au sophiste », en d'autres mots, la tentative d'attraper, en le définissant, cette figure insaisissable et protéenne, ce maître d'apparences qu'est le sophiste. Cette entreprise exige un long dialogue. Car même en utilisant la diérèse – une méthode par excellence philosophique, dirait-on –, l'Éléate et Théétète ne parviennent d'abord pas à définir adéquatement le sophiste. Les différentes définitions suggérées et examinées tour à tour n'expriment jamais que des aspects du sophiste, et, ce qui est encore pire, elles ne précisent pas toutes des caractéristiques qui seraient uniques pour lui (des traits distinctifs). Mais les problèmes arrivent à leur comble quand l'Éléate se figure que leur proie pourrait bien passer à la contre-attaque : en invoquant Parménide, le sophiste pourrait argumenter que si le non-être n'existe pas, alors ni la fausseté, ni les apparences fausses, ni les illusions n'existent. Le sophiste serait donc condamné à ne dire que la vérité, de sorte qu'il n'y aurait plus aucune différence entre lui et le philosophe. Vu sa filiation parménidéenne, l'Étranger se voit maintenant obligé à défendre *sa propre position*. L'Étranger est toutefois exemplaire pour tous les philosophes : c'est la philosophie elle-même qui doit être défendue. Cet objectif ne peut être réalisé qu'en distinguant sans équivoque la philosophie de la sophistique. Mais cette

tâche exige, à son tour, une longue *digression* ontologique : maintenant les notions de l'être et du non-être doivent être réexaminées, ce qui résultera en une interprétation révolutionnaire du concept du non-être, et par conséquent également de celui de l'être. Après – et, surtout, grâce à cette digression – la définition du sophiste s'avère relativement simple. La fonction de la partie ontologique se comprend donc, selon Notomi, à partir du besoin de trouver une définition satisfaisante du sophiste. Loin de constituer le sujet principal du dialogue, l'ontologie aurait une fonction essentiellement instrumentale. — La conclusion que les développements ontologiques et logico-linguistiques de la deuxième partie permettent d'atteindre le but initial du dialogue, c.-à-d., la définition du sophiste, n'est ni surprenante ni inédite. Le grand mérite de l'ouvrage de Notomi se situe dans les analyses des sections à tort négligées, pour lesquelles l'A. montre qu'elles ont toutes un rapport étroit avec le thème du dialogue. — Néanmoins, de façon assez curieuse, la thèse centrale de Notomi est trop restrictive à son tour. En situant l'unité du *Sophiste* dans l'intrigue du dialogue, l'A. risque d'avoir perdu de vue une unité plus profonde. Peut-être vaudrait-il mieux distinguer l'unité narrative, qui comprend le sujet que les interlocuteurs se sont proposé d'examiner, du thème sous-jacent, ce dernier consistant en l'analyse de l'être et du non-être. Cette question ontologique est en effet présente dès le début, par le seul fait que l'interlocuteur principal est présenté comme l'un des fidèles de Parménide et de Zénon. Dans le prologue comme au début de la conversation avec Théétète, on peut aisément déceler des allusions à des questions plus profondes qui relèvent de la dialectique, de la philosophie de la langue, et de l'ontologie (p. ex., l'insistance sur la notion de γένος et de division : 217 a ; b ; la distinction entre le nom et le fait : 218 c ; 221 b ; la question apparemment 'ontologique' concernant l'existence de certaines espèces particulières : 219 e - 220 a). Plus fondamentalement, dès que l'on s'interroge sur la nature du sophiste, le non-être est d'emblée et par ce fait même introduit dans la discussion, puisque sa profession est liée aux simulacres et au non-être. La quête du sophiste mène donc inévitablement aux problèmes ontologiques. Il ne suffit donc pas de lire la section ontologique en tenant compte de la composition narrative ; tout autant faudrait-il interpréter la première partie du dialogue en fonction des développements ontologiques ultérieurs. — Jan OPSOMER.

Ch. MARTINDALE (éd.), *The Cambridge Companion to Virgil* (Cambridge Companions to Literature), Cambridge, University Press, 1997, 15 x 22.5, XVII + 370 p., rel. £ 40, ISBN 0-521-49539-3, br. £ 14.95, ISBN 0-521-49885-6.

Après le très précieux *Companion to the Study of Virgil* présenté par N. M. Horsfall, en 1995, et qui s'adressait peut-être plus aux étudiants et aux spécialistes de Virgile, ce nouveau *Companion* ambitieuse, à l'usage d'un public plus vaste, de faire le point sur les études virgiliennes, anglo-saxonnes à tout le moins, car le « reste du monde » est ici largement ignoré. Organisé en vingt et un articles dus à quelques-uns des meilleurs connaisseurs actuels, pourvu d'une abondante bibliographie et d'un copieux index permettant une lecture croisée, l'ouvrage ne manque certes pas d'intérêt. On s'instruit beaucoup à confronter les différents points de vue, on s'amuse même parfois. Ainsi, face au constat, un peu court sans doute, de R. J. Tarrant affirmant que *the poet's Caesarian allegiance is obvious* (p. 174), comment ne pas mettre en exergue cet avertissement de J. Farrell, brillamment illustré avec ses propres réflexions sur *scyphus, Aen.*, VIII, 278 : *It is unwise, however, especially in Virgil, to measure importance in terms of obvious effect* (p. 226) ? On pourrait multiplier les exemples. Disons en tout cas que ce *Companion* se place résolument sous le signe moderniste, faisant sans cesse appel à des notions telles que réflexivité, intertextualité, déconstruction, narratologie, focalisation, théorie de la réception, etc. Sophistication qui s'accompagne pourtant quelquefois d'une étonnante naïveté, comme dans le fait de tenir pour certain que l'empereur n'ait interféré en rien dans le texte définitif de l'*Énéide* fixé par Varius (« *in all likelihood* », p. 172). S'il

fallait résumer d'un seul mot le résultat de toutes ces études, ce mot serait « ambivalence ». On ne s'en réjouira pas forcément. Car, même parée de séduisants atours, et habillée de définitions rassurantes, comme tension entre les contraires, multiplicité des points de vue, indécidabilité, dimension tragique, il reste que, conçue comme l'ultime vérité du poète, l'ambivalence marque la disparition du sens (pudiquement : « *failure of message* », W. Batstone, p. 129). Disparition qui va de pair avec celle de l'auteur, mis à mort par ses lecteurs mêmes (cf. l'envoi du livre signé par F. Cox : *The death of Virgil*). C'est une métaphore, bien sûr, mais tout de même, s'agissant de Virgile, mort comme l'on sait, cela serre le cœur.

J.-Y. MALEUVRE.

L. Annaei Senecae de clementia libri duo. Prolegomeni, testo critico e commento a cura di E. MALASPINA (Culture antiche. Studi e testi, 13), Alessandrina, Edizioni dell'Orso, 2001, 17 x 24, 480 p., br. LIT 80.000, ISBN 88-7694-500-8.

Précepteur de Néron, Sénèque composa le *De clementia* peu après l'arrivée de son élève au pouvoir. Il nous en reste le premier livre en entier et sept chapitres du second. Malgré sa brièveté, ce texte est important pour comprendre les théories politiques du philosophe stoïcien. Le présent ouvrage dérive de la thèse de E. Malaspina, défendue à Turin, en 1998, puis affinée et complétée. Les exigences de la collection ont contraint l'A. à abrèger son introduction et son commentaire, mais il nous promet une édition plus complète à paraître bientôt dans la collection *Classici latini*. Il touche ici l'essentiel des problèmes littéraires, historiques et idéologiques abordés dans cette œuvre, et ce grâce à une approche globale du texte. — Selon Malaspina, l'œuvre fut écrite entre 54 et 56, sans qu'il soit possible de trancher si ce fut avant ou après l'assassinat de Britannicus par Néron. La structure de ce plaidoyer pour la clémence étant fort discutée, Malaspina propose son propre plan. Après une introduction et un excursus sur les critiques contre la clémence, Sénèque montre comment elle convient, s'impose au souverain et l'honore ; enfin il passe au châtement des torts subis par le souverain. Le second livre s'ouvre sur un éloge de la clémence de Néron et distingue ensuite la clémence de la cruauté, de la sévérité, de la miséricorde et du pardon. Quant aux divergences entre les deux livres, l'A. y voit la trace de deux textes différents à l'origine, mais il s'avoue encore incapable de dire si l'œuvre est achevée ou non. — Pour établir le texte, nous disposons de deux mss capitaux, datant tous deux du IX^e s. et présents au Vatican : le « N » (*Nazariano*) et le « R » (*Reginense*). Tous deux contiennent le *De clementia* avec le *De beneficiis*, sans qu'on doive y voir nécessairement une seule œuvre. N provient de l'abbaye de Lorsch près de Mayence, d'où il passa à Heidelberg puis à Rome en 1623. Plus de trois mains y ont travaillé à des époques différentes et révèlent des copistes peu expérimentés et commettant de nombreuses fautes d'orthographe. Le R semble écrit par une seule main mais avec les corrections de deux autres copistes, et il rectifie bon nombre de fautes de grammaire. En 1982, Mazzoli a décrit deux cent soixante neuf mss de cette œuvre, plus récents et en établissant leur chronologie. En 1985, Olse a encore découvert sept mss avec des résumés ou des extraits du *De clementia*. En 1999, enfin, on a encore trouvé au Vatican des extraits de cette œuvre... — Tous les textes semblent dériver de N : celui-ci a donné R d'où dériveraient les autres mss. En conclusion, il semble que bien des erreurs et lacunes soient imputables au modèle de N. Si les corrections sont nombreuses, c'est parce que chaque copiste se risquait à corriger un texte corrompu. — Malaspina se demande si le *De clementia* ne serait pas une œuvre incomplète, qui ne fut jamais éditée. Il fournira sa réponse dans son second volume. Le texte de Sénèque n'occupe que trente-sept pages, avec quarante et une pages de corrections et cent quatre-vingts de commentaire. La bibliographie et trois index achèvent ce ouvrage soigné et bien édité. — B. CLAROT, s.j.

Maria RUHL, *Die Darstellung von Gefühlsentwicklungen in den Elegien des Propertius*, Göttingen, Cuvillier Verlag, 2001, 14.5 x 20.5, VII + 279 p., br., ISBN 3-89873-015-8.

Cet ouvrage, issu d'une thèse de doctorat, se propose, par l'étude approfondie de dix-huit élégies choisies parmi les quatre livres de Propertius, d'analyser la façon dont ce poète – et ce serait une de ses caractéristiques – passe, tantôt progressivement tantôt abruptement, d'un sentiment à un autre à l'intérieur d'une même pièce. Propertius, ou « Propertius » ? L'A. préconise par précaution d'utiliser les guillemets pour désigner *das lyrische Ich*, encore que la question du locuteur lui semble oiseuse pour son propos, à tort peut-être car elle n'envisage aucunement la possibilité que le poète fasse parler non pas un énonciateur, mais deux, et qui s'opposeraient comme le jour et la nuit, théorie vérifiée, nous a-t-il semblé (cf. notre livre *Jeux de masques*), par la sanction éclatante des chiffres. Cette différenciation eût permis par exemple de lever les apparentes contradictions, qui embarrassent l'A. (p. 76), touchant l'attitude des élégiaques face à la violence physique ; de rendre compte, et d'abord de prendre conscience, de la dimension burlesque de III, 16 ; de percevoir la menace qui se cache sous II, 19 (cf. J. J. BODOH, *AC* 43 [1974], p. 340-345) ; ou encore d'éclairer la répartition de II, 15 en deux mouvements contrastés (parfaitement définis par l'A., p. 114-121), etc. Quant au quatrième livre, concerné par cinq pièces (3, 5, 7, 8, 11), on sait qu'il marque une rupture totale avec le Propertius précédent, à tel point que l'on peut sérieusement douter de son authenticité (cf. *RBPh* 79 [2001]) : *Neuorientierung* (p. 6 – et cf. p. 201) est donc une faible litote. Malgré ces réserves, on a plaisir à reconnaître au présent travail d'incontestables qualités d'analyse, appuyées sur une grande sûreté dans le choix des leçons (le texte suivi étant celui de P. Fedeli, ed. corr. 1994). Ainsi, en III, 24, 9-12 doit-on lire *quod mihi... hoc ego non ferro. non igne coactus... (uera fatebor) ...* (comprenons que « cette chose-là », cet amour si douloureux auquel rien ni personne n'avait réussi à le faire renoncer, Ego s'en voit aujourd'hui enfin délivré comme par enchantement et sans nulle contrainte extérieure – et non l'inverse, *pace* l'A., p. 185 : *er wäre auch nicht in der Lage gewesen, es unter Androhung von Eisen und Feuer abzuwehren*) ; en II, 19, 18 cependant, *Veneri*, qui préserve mieux le jeu assez pervers sur *suscipere - tollere*, serait peut-être préférable à *Veneris*. En bref, voilà un livre profitable, et qui rend justice au génie propertien, en tant qu'il a su explorer, comme l'écrit M. Ruhl, « l'entier éventail du cœur humain ». – J.-Y. MALEUVRE.

C. SALEMME, *Introduzione agli Astronomica di Manilio* (Studi latini, 39), Napoli, Loffredo Editore, 2000, 15 x 21.5, 175 p., br. ITL 28.000, ISBN 88-8096-731-2.

Dans la collection des *Studi latini* de l'éditeur Loffredo de Naples, Carmelo Salemme s'est déjà signalé par trois volumes sur Ammien Marcellin, Valerius Flaccus et la littérature d'époque impériale. On lui doit aussi d'importantes monographies sur Martial et Lucrèce : il est un des meilleurs spécialistes de littérature latine en Italie. Son *Introduzione agli Astronomica di Manilio* est parue en première édition en 1983 ; la voici à présent en seconde édition, avec une série de modifications et d'enrichissements bibliographiques. Introduire à la lecture de Manilius est en effet une nécessité tant le poème intitulé *Astronomica* est de lecture difficile pour l'utilisateur profane. Manilius est en effet l'héritier d'une longue et antique tradition astrologique qui use d'une terminologie très particulière, reflet d'une forme de pensée spécifique qui cherche dans la diversité du devenir et de l'apparence l'unité et la stabilité du réel. Le poète recourt, pour développer cette lecture de l'univers et du destin humain, à une série très riche d'images poétiques que C. Salemme nous apprend à déchiffrer. Le volume affronte la matière de cinq points de vue différents : la *Quellenforschung*, en particulier le rapport avec Posidonios d'Apamée et l'hermétisme ; la problématique de la *simpatia cosmica*, c'est-à-dire de ce lien entre l'univers-macrocosme et l'homme-

microcosme ; la question du destin (*Fatum*), de la prédestination astrale et de l'existence du mal dans le monde, qui constituent le substrat idéologique de tout le poème ; le thème de la fonction du mythe dans les *Astronomica*, une question fort importante et délicate, dans la mesure où Manilius illustre occasionnellement sa pensée, son *logos* rationnel et scientifique, par des mythes, mais les utilise aussi à des fins purement poétiques, comme une porte ouverte sur un univers fantastique, toutefois capable de transmettre des vérités transcendantes. Enfin, le dernier chapitre étudie le « réalisme expressif » de Manilius, c'est-à-dire son style et sa poésie qui s'avère dense et solennelle, et que l'A. rapproche à la fois de l'impressionnisme et de Goethe, en raison de sa capacité d'exprimer la totalité cosmique, l'union profonde du créé, la *Weltseele* du poème goethien significativement intitulé *Eins und alles*. Une vingtaine de pages de bibliographie critique, ainsi qu'un *index* des auteurs modernes (pourquoi pas des passages cités ?) clôturent ce volume qui constitue un outil indispensable pour ceux qui entendent tirer le meilleur parti des *Astronomica* de Manilius. – Corinne BONNET.

Appien. Histoire romaine. Tome IV. Livre VIII. Le livre africain. Texte établi et traduit par P. GOUKOWSKY (Collection des Universités de France), Paris, « Les Belles Lettres », 2001, 13,5 x 20, CXXXVI + 228 p. + cartes, rel. EUR 60, ISBN 2-251-00494-7.

Appien. Histoire romaine. Tome VII. Livre XII. La guerre de Mithridate. Texte établi et traduit par P. GOUKOWSKY (Collection des Universités de France), Paris, « Les Belles Lettres », 2001, 13 x 19,5, CLXXXVI + 254 p., rel. FRF 420, ISBN 2-251-00491-2.

Voici dans la *Collection des Universités de France* la suite attendue de l'*Histoire Romaine* d'Appien, que l'on doit (comme l'*Ibérique*, déjà paru en 1997) à P. Goukowsky. Ces deux ouvrages, le *Livre africain* (Αἰθιοπική) et la *Guerre de Mithridate* (Μιθριδάτειος) retracent deux aspects de la politique extérieure de la République romaine. Ils contribuent, comme l'a fait le livre d'É. Famerie (*Le latin et le grec d'Appien*, Paris, 1998) à réhabiliter cet historien longtemps décrié. La *Guerre de Mithridate* (volume 12 dans le classement de Photius) rapporte les conflits successifs qui ont opposé Mithridate aux Romains pendant la première moitié du I^{er} s. av. J.-C. : Sylla, Lucullus et Pompée affrontent successivement l'ambitieux roi du Pont avant de pouvoir imposer la domination romaine sur la Grèce et toute l'Asie Mineure. Le *Livre africain* correspond au volume 8 dans le classement de Photius, qui le subdivise en « Carthaginois » (Καρθηδονιακή) et « Numidique » (Νομαδική). Pour cette deuxième partie, P. Goukowsky a rassemblé les quelques fragments qui subsistent. Le *Livre carthaginois* est en revanche parvenu dans son entier et rapporte les événements des trois guerres puniques qui se sont déroulés sur le sol africain. Le *Livre ibérique* et le *Livre d'Annibal* fournissent un complément intéressant pour la connaissance des conflits qui ont opposé successivement Régulus, Scipion l'Africain et Scipion Émilien à la puissance carthaginoise. — L'introduction très fournie de chacun des deux volumes permet à P. Goukowsky de souligner l'intérêt du récit d'Appien, son effort de synthèse et ses tendances rhétoriques. Une étude des sources possibles, souvent perdues, et une analyse critique de la *Quellenforschung* traditionnelle lui permettent de dégager, notamment pour les guerres puniques, une vision moins « livienne » de l'histoire. Une comparaison systématique avec Polybe, Diodore et Dion Cassius n'est pas dénuée d'intérêt et l'A. y ajoute (*Livre africain*, p. LXXIII-LXXIX) un rapprochement pertinent avec le papyrus *Rylands 491* qui pourrait être un fragment des *Annales* de Postumius Albinus. P. Goukowsky s'est livré à une étude minutieuse de la tradition manuscrite qu'il décrit surtout dans l'introduction de la *Guerre de Mithridate*, avec notamment la reconstitution de l'archétype O. On appréciera encore les très abondantes notes complémentaires qui, pour le *Livre africain*, sont redevables à S. Lancel, ainsi que les cartes qui illustrent utilement le récit d'Appien. Peut-être un

index des noms propres aurait-il été un auxiliaire précieux, surtout pour un lecteur non spécialiste. En tout cas, grâce à P. Goukowsky, nous disposons maintenant d'une traduction précise et souvent élégante d'un texte difficile, pour le plus grand profit des historiens de Rome. — M. L. FREYBURGER.

Plotin. Traités 1-6. Traduction sous la direction de L. BRISSON et J.-F. PRADEAU (GF, 1155), Paris, Flammarion, 2002, 11 x 18, 292 p., br., ISBN 2080711555.

Voici le premier volume d'une traduction nouvelle des *Ennéades* de Plotin. Au lieu de les classer dans l'ordre logique établi par son disciple Porphyre, on a préféré suivre l'ordre chronologique dans lequel les traités ont été rédigés et que nous connaissons grâce à la *Vie de Plotin* écrite par ce même disciple. — Plotin (205-270) est né dans une riche famille de fonctionnaires romains établis en Haute-Égypte. De 232 à 243, il suit les cours du philosophe platonicien Ammonius Sacas à Alexandrie. Désireux de connaître aussi la sagesse des Perses, il accompagne alors l'Empereur Gordien dans une expédition contre la Perse, mais l'Empereur meurt dès 244 et Plotin se retire à Antioche puis à Rome, où il ouvre une école de philosophie en 246. En dix ans, il rédige alors vingt et un de ses cinquante-quatre traités. Porphyre devient son élève en 263. Suivent alors vingt-quatre autres traités qui sont publiés et discutés jusqu'à Athènes. En 269, Plotin malade se retire en Campanie et y rédige ses neuf derniers traités qu'il confie à Porphyre avec permission de publier et de corriger son œuvre. Ce que Porphyre fera en 300, mais il classe à sa façon les cinquante-quatre traités et les divise en neuf groupes ou *Ennéades* (=neuvaines) de six traités chacune. — L'excellente introduction générale de L. Brisson & F. Pradeau présente l'ensemble de la philosophie de Plotin, voulue comme un mode de vie vers la perfection. Le maître a lui-même vécu sa doctrine comme un gourou, dans une grande pauvreté personnelle, mais protégé et aidé par une impératrice et de grandes dames romaines. Sa doctrine mène en effet à une vie spirituelle, religieuse et civique, pour aboutir à la contemplation à travers une sérieuse purification. Le but est l'union avec l'Intellect à travers une série d'*extases*, pour aboutir à l'Un, principe premier de toutes choses. À cet effet, l'âme doit se purifier pour devenir semblable aux réalités intelligibles et divines auxquelles elle appartient. — Plotin présente son œuvre comme un commentaire de Platon et convie ses disciples à méditer les dialogues platoniciens en s'appuyant principalement sur le *Parménide* au lieu du *Timée* dont portaient les autres platonisants. En fait, disent les éditeurs, Plotin a vu plus loin que Platon qu'il approfondit et corrige à la lumière des critiques stoïciennes. Avant lui, le platonisme avait déjà connu une certaine renaissance, appelée le « Médio-Platonisme ». Plotin, lui, inaugure ce qu'on a nommé le *Néoplatonisme*. Il rejette la théurgie (magie) et les influences religieuses orientales ou gnostiques, de même que l'astrologie et le rôle de l'Intellect comme Principe premier. Pour Plotin, c'est l'Un, simple et ineffable, qui est la Cause première inengendrée. L'Un engendre une hypostase (existence), l'Intellect, qui à son tour engendre l'Âme. Eux trois sont la Cause de tout. C'est l'âme qui produit tout le sensible en informant la matière. Il distingue l'âme du monde et les âmes individuelles de tous les vivants. Le monde se présente comme un vivant sphérique et fini, doué d'un corps et d'une âme, composé des astres et de la terre au centre. L'âme doit maîtriser son corps par la vertu pour se rapprocher de l'Intelligible dont elle provient ; elle remonte par degrés vers son principe et arrive à la contemplation et à l'union avec l'Intellect avant de s'unir à l'Un. Telle est l'allure générale de sa philosophie, avec pas mal de difficultés à résoudre, que Plotin essaie de rencontrer honnêtement. — Cette traduction suit le texte d'Henry et Schwyzer (Oxford 1964-1982). Traduction et notes sont le résultat d'un travail collectif de six personnes : Brisson, Fronterotta, Laurent, Lavaud, Petit et Pradeau. Voici le plan des six premiers traités : le Beau, l'immortalité de l'âme, le destin, la réalité de l'âme avec l'Intellect, les Idées et ce qui est, enfin la descente de l'âme dans le corps. Chaque traité est précédé d'une introduction pour en faciliter la compréhension. Les *Ennéades*

sont écrites sur le modèle des œuvres de Platon, mais de façon plus méditative et avec parfois des dialogues. En lisant cette œuvre, on comprend pourquoi Plotin a tellement influencé le christianisme et la mystique, principalement à travers le pseudo-Denys l'Aréopagite. – B. CLAROT, s.j.

HISTOIRE

C. ROWE & M. SCHOFIELD (éd.), *The Cambridge History of Greek and Roman Political Thought*, Cambridge, University Press, 2000, 16 x 23.5, XX + 745 p., rel. £ 75 / US \$ 125, ISBN 0-521-48136-8.

Il s'agit d'un vaste ouvrage collectif qui rassemble une trentaine de contributions de spécialistes anglo-saxons (à l'exception d'un savant italien et d'un français), historiens, juristes, philologues et philosophes sur la pensée politique de la Grèce ancienne et de Rome, d'Homère à l'Antiquité tardive, faisant le lien en termes de « continuité » et de « discontinuité » avec *The Cambridge History of Medieval Political Thought*. Un plan chronologique divise le sujet en deux grandes parties : la Grèce archaïque et classique d'une part et les mondes hellénistique et romain d'autre part. On notera dans la première partie la place à juste titre importante accordée à Platon et Aristote et, pour le premier, une intéressante étude de la *République* par M. Schofield (p. 219-232) qui n'hésite pas à faire des rapprochements avec les totalitarismes modernes. Sont aussi étudiés à des degrés divers le *Gorgias*, le *Ménexène*, le *Politique*, le *Timée* et les *Lois* (A. Laks montre en particulier la nature de la relation de l'homme à la divinité et aux institutions). On doit aussi à C. Rowe une synthèse éclairante sur les constitutions aristotéliennes (p. 366-389). Dans la deuxième partie, le chapitre que M. Atkins consacre à Cicéron montre l'application de la pensée grecque à l'expérience bien romaine des guerres civiles du I^{er} siècle et met en valeur notamment les idées développées dans le *De officiis* sur les qualités d'un homme d'État. En marge de ces grands penseurs politiques et de leurs écoles, de nombreuses contributions attirent l'attention sur les théories politiques des tragiques grecs comme des juristes romains et on appréciera le chapitre consacré au christianisme (F. Young, p. 635-660) qui souligne l'évolution de la pensée qui aboutira finalement à l'intégration de l'héritage païen aux nouvelles données religieuses, comme le fait saint Augustin (M. Schofield, p. 665-671). — S'appuyant sur les textes et usant d'une terminologie définie au départ, les A. offrent à la fois la diversité enrichissante des points de vue et la richesse des convergences pluridisciplinaires qui font de cet ouvrage, autant diachronique que synchronique, un outil précieux pour ceux qui s'intéressent à ce que les Grecs et les Romains pensaient en matière de « politique ». Une bibliographie, classée selon les grands chapitres du livre (essentiellement anglo-saxonne et l'on regrette de n'y point voir figurer J. de Romilly, p. ex.) et un index completent utilement cette synthèse. – M. L. FREYBURGER.

M. TURCHETTI, *Tyrannie et tyrannicide de l'Antiquité à nos jours* (Fondements de la politique. Série Essais), Paris, PUF, 2001, 15 x 22, 1044 p., br. FRF 198, ISBN 2-13-051567-3.

Né en Italie, M. Turchetti a enseigné l'histoire moderne dans différentes universités (Italie, France et surtout Suisse). Il se trouve actuellement à Fribourg. Étudiant l'histoire de la liberté de conscience et de la tolérance religieuse à l'époque moderne, il a été amené à remonter jusqu'à l'Antiquité pour comprendre la pensée des auteurs consultés, avant d'étendre ses recherches à l'époque contemporaine. Ce fut l'occasion pour lui de réunir la matière pour cet ouvrage d'ensemble, sur un sujet rarement étudié de façon aussi large. L'histoire mouvementée du XX^e s. nous oblige pourtant à considérer le phénomène tyrannique sous tous ses aspects, même très mo-

dermes. — Ce livre se veut un essai sur ce qui a été dit et pensé à propos de la tyrannie et du tyrannicide en Occident (cependant, l'Amérique du Nord a été intentionnellement laissée de côté par l'A., pour ne pas trop alourdir son ouvrage), et non une histoire des tyrans et du tyrannicide. Le trait principal de toute tyrannie, selon l'A., est l'arbitraire du tyran qui décide seul sans devoir rendre des comptes, mais qui pratique presque toujours la démagogie. Alors que la plupart des études portent sur la Grèce ancienne, il faut tenir compte de ce que, depuis le XIX^e s., les tyrannies ont pour nom : dictature, terrorisme, totalitarisme... Malgré la diversité des situations, l'A. dégage une ligne de pensée continue à travers les siècles. Il relève par exemple la parenté étroite entre le tyrannicide et l'excommunication, qui a souvent servi à écarter des pouvoirs abusifs. Regrouper des faits habituellement séparés n'est pas un des moindres mérites de ce livre, car il permet de mieux comprendre les motivations internes de certains phénomènes historiques apparemment éloignés. Selon l'A., l'idée selon laquelle la révolte et même l'assassinat sont légitimes dans certaines conditions, a exigé une réflexion s'étalant sur plusieurs siècles avant de devenir courante. Cette réflexion a abouti pour la première fois en Grèce, et a été admise depuis lors à travers le Moyen Âge (même par saint Thomas et la scolastique, sous certaines conditions). Attentif à la fois au respect de la terminologie et de la chronologie (car les mots peuvent changer de sens avec les époques, même s'il est des valeurs qui demeurent universelles, tels les principes du droit naturel et du droit des gens), l'A. ose affirmer que « la dimension éthique est la seule qui puisse assurer la concorde entre les civilisations même lointaines ». — Émaillé de très nombreuses citations (de manière à nous faire pénétrer dans la pensée des auteurs avec leurs propres mots), cet ouvrage est destiné à un très large public : tous ceux qui s'intéressent aux relations entre gouvernants et gouvernés, ainsi qu'au droit de résistance. Ceci explique que l'A. adopte un style relativement simple. Dans ses conclusions, il affirme qu'il ne faut pas avoir peur aujourd'hui des juges au sein de nos sociétés de droit, à cette réserve près que le droit ne remplace pas la morale. Il ne pense pas qu'on puisse traiter de tyrannie le phénomène de « globalisation », si discuté de nos jours, mais regrette que le droit de résistance ne soit pas mentionné parmi les droits de l'homme. Selon lui, le tyrannicide n'est pas la vraie solution là où il est possible d'expulser le tyran. Par ailleurs, le droit d'ingérence soulève de délicates questions mais peut s'imposer en cas de violation grave des droits de l'homme. Enfin, pour désigner les différentes formes qu'elle revêt aujourd'hui, il estime qu'il serait bon de réutiliser le nom de tyrannie, afin de clarifier les débats. — Excellent ouvrage qui a le mérite d'envisager un problème grave sur une durée de 2500 ans. — B. CLAROT, S.J.

Serafina CUOMO, *Ancient Mathematics* (Sciences of Antiquity), London - New York, Routledge, 2001, 14 x 21.5, XII + 290 p., br. £ 16.99, ISBN 0-415-16495-8.

Le titre et l'introduction de l'ouvrage sont explicites : il ne s'agit pas d'une histoire des mathématiques dans l'Antiquité (classique), mais d'un exposé de la place et de la fonction des mathématiques chez les Grecs et les Romains, ordonné selon une périodisation habituelle : époques hellénique, hellénistique, gréco-romaine et tardive. À chacune de ces époques se voient affectés deux chapitres, où sont traités respectivement le donné transmis et un choix de questions plus ou moins originales. L'ouvrage se termine sur un glossaire des termes techniques, une bibliographie et un *index nominum et rerum*. — Conformément à son programme, l'A. ne s'est pas limitée aux mathématiques des grands auteurs, mais a fait un recensement de toutes les traces de l'activité mathématique chez les Anciens dans la vie de tous les jours : architecture, urbanisme, commerce, droit, astronomie pratique, astrologie, comput de Pâques, arithmologie, etc. Elle utilise en abondance des documents dont certains sont nouveaux : outre divers textes paramathématiques bien connus, qu'ils soient philosophiques, historiques ou techniques (notamment le *corpus des agrimensores* latins), on trouvera aussi de nombreux documents archéologiques, dont certains passablement

récents. — Le désir explicite de s'étendre sur la petite mathématique entraîne l'A. dans des chemins qui, prévoit-elle, risquent de « scandaliser certains lecteurs ». Par exemple (p. 2), elle annonce qu'elle consacrerait presque autant de pages à Jamblique qu'à Apollonius de Perge. Eh bien, elle l'a fait ! Ou encore, l'orientation socio-mathématique de son propos l'amène à un examen gourmand de la valorisation instituée par les Anciens (notamment Cicéron et Plutarque) de la grande mathématique grecque théorique, par opposition à la mathématique pratique des Romains (p. 193 et s.) ; nous apprenons que cette opposition est le reflet d'oppositions beaucoup plus complexes, politiques et sociales : le partage du savoir et du pouvoir dans la société gréco-romaine, la montée en puissance de certaines catégories sociales, dont font partie les Vitruve, Héron et autres *agrimensores*, etc. ; tout cela est fascinant. Enfin (p. 249 et s.), dans une perspective sympathique de réhabilitation de l'Antiquité tardive, l'A. rappelle que d'aucuns ont pensé — et même écrit ! — que la période tardive avait été une période de décadence ; quelle naïveté, quelle ignorance ! ces gens ont tout simplement négligé le témoignage de ces étoiles de première grandeur que sont Proclus, Eutocius, Clément d'Alexandrie ou saint Augustin (lequel occupe dans la bibliographie autant ou plus d'espace qu'Euclide, Archimède et Apollonius réunis). — *Quelques notes de détail.* Il y a de nombreuses et longues citations d'auteurs grecs ou latins bien choisies, le glossaire des termes techniques est fort bien fait, les figures sont très claires, la bibliographie est riche (mais surtout anglo-saxonne, d'où des lacunes qui pouvaient être comblées en quelques pages). En revanche, alors que tant de textes sont cités dans la bibliographie, pourquoi avoir omis le traité philosophico-mathématique de Plutarque sur « La genèse de l'Âme dans le Timée » ou l'ouvrage de Chalcidius sur le *Timée* ? Il est signalé quelque part que Nicomaque a eu des commentateurs : la bibliographie n'en souffle mot ; elle ne donne pas non plus toujours les références des éditions grecques ou latines des ouvrages cités. Faute de place, les auteurs anciens ne sont pas cités dans leur langue, ce qui ne permet pas de contrôler immédiatement la traduction donnée par l'A. Les dates de Jamblique sont fausses (p. 234) ; on cherche en vain — m'a-t-il semblé — celles de Nicomaque ou de Sextus Empiricus. Dans les notes, les renvois à des ouvrages modernes omettent des précisions indispensables comme le chapitre ou la page. Enfin, comme dans son précédent ouvrage sur Pappus, on retrouve des traces d'un vocabulaire qu'affectionne l'A., mais dont la valeur explicative est faible, comme *strategy* ou *competition*. Bref, dans cet ouvrage non plus, le lecteur n'est pas vraiment bien traité. — Mais en toutes choses il faut chercher le bien. L'abondante documentation, notamment archéologique, absente des autres ouvrages consacrés aux mathématiques anciennes, me semble être l'apport majeur de ce livre et me le fait instamment recommander. Il y a là, offerte à de jeunes chercheurs, une manne dont l'exploration enrichira notre connaissance de l'Antiquité. — M. FEDERSPIEL.

P. HUNT, *Slaves, Warfare, and Ideology in the Greek Historians*, Cambridge, University Press, 1998, 15 x 22.5, XIV + 246 p., rel., £ 37.50.

Ce livre propose une réflexion riche et stimulante sur la relation à l'armée dans la société grecque à l'époque classique. Cette réflexion, nourrie de nombreuses lectures aussi bien anciennes que modernes, s'appuie plus précisément sur une étude de la place des esclaves (y compris des ilotes) dans les opérations militaires, non seulement à travers leur participation active aux combats sur terre et sur mer, mais aussi à travers leurs rébellions ou désertions. Elle comporte deux volets : l'un est historique, et il s'agit de montrer que, contrairement à une opinion reçue, le poids des esclaves lors des guerres médiques, de la guerre du Péloponnèse et des conflits de la première moitié du IV^e s. fut tout sauf négligeable ; l'autre est historiographique et concerne les mentions, et surtout les non-mentions, des esclaves chez les principaux historiens de ces guerres, à savoir Hérodote (auquel sont réservés deux chapitres), Thucydide (quatre chapitres) et Xénophon (trois chapitres). — Pour ce qui est du premier point,

l'A. apporte essentiellement un « regard neuf » sur le dossier existant et sur des témoignages – pour la plupart littéraires – déjà connus. La discussion repose alors largement sur l'argumentation philologique et littéraire, la remise en cause des opinions précédentes, la fermeté de la réflexion méthodologique (par ex. p. 43-46) et l'invocation de parallèles historiques (sur les Mamelouks ou la guerre de Sécession). On regrettera toutefois, vu le nombre des témoignages rediscutés, voire simplement invoqués, l'absence, en fin de volume, d'un index des passages cités. Pour ce qui est du second point, le silence des trois grands historiens classiques sur les esclaves est expliqué par des motifs idéologiques : la participation d'esclaves à la guerre ne convenait pas à des historiens qui s'en tenaient à une stricte dichotomie entre esclaves et hommes libres destinée elle-même à masquer une autre dichotomie, entre riches et pauvres, dont la mise en évidence aurait risqué de mettre à mal l'image quelque peu idéalisée qu'ils livraient de la cité et du soldat-citoyen. Bien qu'il tienne au départ d'une vue de l'esprit, l'argument apparaît pertinent pour de nombreux témoignages, surtout pour Hérodote, dans la mesure où le temps écoulé depuis les faits abordés permet de tenir une argumentation qui est fondamentalement littéraire (le contraste entre tyrannie et liberté), et pour Xénophon, dans la mesure où la diversité de ses écrits donne une assise plus large à l'idéologie qui lui est prêtée. Il convainc un peu moins dans le cas de Thucydide, à propos duquel l'A. semble le plus près de succomber à une argumentation circulaire. Dans ce cas, les impératifs du genre historique ne sont peut-être pas assez pris en compte (malgré une brève remarque, p. 177) ; le souci de la dignité de l'histoire conditionnait aussi la sélection de la matière et pouvait amener à écarter comme triviales des péripéties ou informations laissant un trop grand rôle à des esclaves (par ex. p. 105, ceci suffirait à expliquer l'absence chez Thucydide d'une anecdote connue par Polyen). – O. DEVILLERS.

W. V. DAVIES & Louise SCHOFIELD, *Egypt, the Aegean and the Levant. Interconnections in the Second Millenium BC*, London, British Museum Press, 1995, 29.5 x 21, 200 p., nombreuses ill. dont 10 pl. coul. et 22 pl. n.et bl., br £ 25.

Les fouilles archéologiques menées à Tell el-Dab'a par une équipe autrichienne sous la direction de M. Bietak renouvellent profondément nos connaissances sur les relations entre la Crète minoenne d'une part et l'Égypte et le Levant en général d'autre part. Plusieurs communications de ce colloque tenu au British Museum portent sur les découvertes et les perspectives que ces fouilles ouvrent, tandis que d'autres traitent de façon plus générale des échanges entre l'Égypte et l'Égée. C'est le cas de celle d'E. Cline qui présente les importations égyptiennes et levantines de Mycènes, de V. Hankey qui étudie les vases à étrier de Tell el-Amarna, ou encore de celle de R. Parkinson et L. Schofield qui décrit un papyrus provenant de Tell el-Amarna, sur lequel sont représentés des casques à défenses de sanglier, typiques du monde égéen. La communication de M. Bietak constitue le bilan des résultats engrangés par les fouilles sur le site de Tell el-Dab'a, situé à la frontière nord-orientale de l'Égypte. Les premières traces de contacts avec la Crète remontent à la XIII^e dynastie. L'habitat, occupé alors majoritairement par des Cananéens et qui apparaît comme une base pour le commerce avec la Syrie-Palestine, a livré des tessons du style de Kamarès (MM IIA-III A). Une tombe contemporaine contenait un pendentif en or représentant deux chiens en position héraldique, tout à fait comparable aux pièces d'orfèvrerie proto-palatialles. L'établissement, identifié comme Avaris, la capitale des Hyksos, témoigne deux siècles plus tard de nouveaux contacts intenses avec la Crète. Des milliers de fragments de peintures murales, datés de la fin de la période Hyksos et du début de la XVIII^e dynastie, ont été retrouvés dans un édifice palatial : des points de vue technique, stylistique et iconographique (par exemple, acrobate sautant au-dessus d'un taureau), ces peintures sont manifestement de facture crétoise. L. Morgan, spécialiste de la peinture minoenne, confirme le caractère crétois des peintures de Tell el-Dab'a, en analysant systématiquement les différentes scènes attestées et en relevant les paral-

lèles trouvés en Crète. Cela l'amène à conclure très logiquement à la présence d'artistes minoens à Tell el-Dab'a. Les relations entre la Crète et l'Égypte sont habituellement illustrées par la céramique, surtout minoenne, trouvée dans la vallée du Nil. La communication de P. Warren nous le rappelle fort utilement, tout en tentant de dégager de l'analyse du matériel les interprétations possibles sur les routes maritimes, la direction des échanges, et le contexte historique. Assez paradoxalement, aucune céramique crétoise ne fut exhumée dans les niveaux de Tell el-Dab'a qui ont livré les fresques. En revanche, la céramique chypriote est bien présente : comme le montre L. Maguire, les principales classes du Chypriote Moyen y sont représentées. Cela indique le rôle non négligeable que jouaient les Chypriotes dans la circulation des biens à cette époque. G. Philip propose une première étude du matériel métallique de Tell el-Dab'a. Du point de vue typologique, il est constitué d'un mélange des types égyptiens et levantins, même si la technique utilisée est identique. Enfin J. Weinstein tente une mise au point chronologique de la stratigraphie de Tell el-Dab'a, importante non seulement pour la datation précise des fresques minoennes, mais aussi pour la prise d'Avaris par Amosis, qui constitue le début du Nouvel Empire égyptien. On l'aura compris, l'intérêt des fouilles menées à Tell el-Dab'a est considérable, autant pour l'histoire égyptienne que pour les relations « internationales » en Méditerranée orientale, en particulier pour le rayonnement culturel minoen. Les nouveaux témoignages enrichissent aussi amplement le dossier égyptien des *Keftiou*, nom égyptien dans lequel on reconnaît les Crétois. On ne peut en conséquence qu'espérer une poursuite prometteuse des fouilles. — J. VANSCHOONWINKEL.

W. A. PERCY III, *Pederasty and Pedagogy in Archaic Greece*, Urbana - Chicago, University of Illinois Press, 1998 [1996], 15 x 22.5, X + 260 p., rel., br. US \$ 18.95 [rel. US \$ 24.95].

Voilà un ouvrage à bien des égards surprenant et attachant. Il est bien écrit, bien construit, et repose sur une très large connaissance de la littérature secondaire, y compris les écrits publiés en dehors de l'aire anglo-saxonne. Mais il abonde aussi en imprécisions, en simplifications outrées et autres faiblesses de raisonnement qu'on ne peut passer sous silence. Percy III est un médiéviste, ce qui pouvait augurer favorablement : un historien non spécialiste serait susceptible, pour un tel sujet « chaud », d'échapper aux partis pris et aux clivages d'école et d'apporter une vision neuve. La vision est neuve, assurément, mais elle ne peut être retenue. L'argumentation est la suivante (sans simplification de ma part) : la pédérastie n'existe pas chez Homère, et si elle apparaît dans les écrits vers 650 av. J.-C., c'est en tant que le résultat d'une volonté aristocratique de brider drastiquement la fécondité des classes supérieures (pour diminuer les conséquences des partages chez les propriétaires terriens), en retardant le mariage des jeunes gens vers la trentaine. Cette innovation, qui rapidement dépasse sa fin première, a vu le jour en Crète, puis s'est répandue comme une traînée de poudre dans la Grèce archaïque, essentiellement par l'intermédiaire spartiate qui en perçut vite les avantages lors des guerres de Messénie. Introduite dans les cités par des réformateurs insignes comme Solon, la pédérastie y prend des formes diverses selon les cultures locales (davantage athlétique, artistique, culturelle, ou militaire), et les liens entre hommes, très forts au niveau émotionnel et physique, seraient à la base du miracle grec. — La conclusion en elle-même renvoie directement au débat actuel aux États-Unis sur la place des homosexuels dans la société, et quelque part est à placer en compagnie des conclusions de *Black Athena* : l'Antiquité s'efface au profit de son utilisation dans une lutte qui fait rage depuis vingt ans pour une redéfinition de la société *hic et nunc*. Percy III a soin cependant de ne pas exagérer ce point, et ne fait que très peu place aux thèmes philosophiques qui sous-tendent le « problème » homosexuel. Mais la prise de conscience de la réalité homosexuelle et les modifications structurelles que nos sociétés entreprennent, peu à peu et souvent à raison, pour mettre un terme à des millénaires de mauvaise perception, n'autorisent pas pour autant à revoir le passé à travers un prisme déformateur. Un seul exemple :

les sources incriminées pour faire de la Crète le berceau de l'homosexualité, au-delà du texte bien connu d'Éphore cité par Strabon, et des développements d'Aristote sur la ségrégation des femmes et ses raisons (logiques certes, mais historiques [?]) en Crète, sont insignifiantes et certaines mal utilisées (p. 60-62), en dépit de ce que l'A. les qualifie d'*impressive* : Hérodote assigne à la nudité athlétique (vue comme marqueur pédérastique sûr) une origine crétoise ; un papyrus arabe d'Aristote semble impliquer la présence d'un Crétois à l'Académie ; Platon, *much concerned with love between males* (très sévère aussi sur ce point, on l'oublie trop souvent, et dans les mêmes *Lois*), situe les législateurs des *Lois* en Crète ; parmi ses 158 *Constitutions*, l'école d'Aristote en consacra au moins une à la Crète, en y faisant mention des pratiques homosexuelles. Timée, cité par Athénée, affirme l'origine crétoise de la pédérastie. Quelques autres sources viennent en renfort, mais c'est assez pour montrer que la démonstration tourne court : le même Hérodote ne dit-il pas que la religion grecque est un démarquage de la religion égyptienne ? — Deux mots enfin à propos de l'origine et de la diffusion du phénomène : Homère est encore traité comme une source sûre pour la haute époque archaïque. Il ne fait aucun doute qu'une partie de ces poèmes proviennent de très haut, mais il est aussi certain que la tradition homérique orale persiste et évolue après 650 av. J.-C. Par ailleurs, la société homérique est tout sauf un miroir parfait des mœurs de sa longue époque de constitution. Ces remarques peuvent, à des degrés divers, s'appliquer aussi à la poésie des VII^e et VI^e s. av. J.-C. Quant à l'hypothèse de la diffusion par le biais des législateurs, elle est tentante, mais il faut garder à l'esprit combien dans l'Antiquité ces figures de proue ont pu concentrer, dans les siècles qui leur furent postérieurs, toutes les réformes connues. À s'en tenir aux sources classiques ou plus tardives, il est hors de doute que tout fut établi par Lycurgue, Solon ou Appius Claudius, laissant peu de champ à leurs compatriotes à venir. — P. BONNECHÈRE.

D. PAPENFUSS & V. M. STROCKA (éd.), *Gab es das Griechische Wunder ? Griechenland zwischen dem Ende des 6. und der Mitte des 5. Jahrhunderts v. Chr. Tagungsbeiträge des 16. Fachsymposiums der Alexander von Humboldt-Stiftung veranstaltet vom 5. bis 9. April 1999 in Freiburg im Breisgau*, Mainz am Rhein, Ph. von Zabern, 2001, 22 x 30, XX + 438 p. + 51 pl., rel. DEM 158, ISBN 3-8053-2710-2.

Ce gros livre reprend à travers trente articles les discussions qui ont eu lieu à Fribourg lors du seizième colloque de la fondation Humboldt en avril 1999. Ces articles évoquent le passage de l'époque archaïque à l'époque classique sous les aspects les plus variés et dans tous les domaines. L'établissement de la démocratie à Athènes fait l'objet de plusieurs articles où les auteurs définissent les éléments nécessaires à ce nouveau régime (P. Funke, Ch. Ulf, S. Guettel Cole). D'autres auteurs analysent l'émergence de nouveaux états comme Messène (N. Luraghi) ou Rhodes (I. Papachristodoulou). D'autres enfin soulignent l'impression profonde laissée par les guerres médiques sur la perception des contemporains (K.-J. Hölkeskamp, W. J. Cherrf, V. A. Troncoso). Plus loin, une série d'articles analyse la place des arts et de la pensée dans les transformations de cette époque : en sculpture, on assiste à la mise en place d'une nouvelle esthétique, fondée sur une nouvelle image de l'homme (E. Voutiras, E. Walter-Karydi, F. Isik). Dans le domaine de la céramique, c'est plus particulièrement la naissance des lécythes à fond blanc qui est analysée par J. H. Oakley. La littérature connaît un nouvel essor, en particulier dans le domaine théâtral (K. H. Lee, G. A. Katsouris, R. Scodel, E. Pöhlmann, H. Flashar), mais aussi dans celui de la poésie (T. K. Hubbard), de la philosophie (M. Wesoly), et de l'histoire (G. de Callatäy). L'étude des mentalités de l'époque conduit à des considérations sur la notion de compétition (M. B. Poliakoff), sur l'environnement naturel des Grecs (J. Bouzek), sur les progrès scientifiques qu'ils accomplissent dans la connaissance scientifique (F. Prontera), sur les changements sociaux induits par les

guerres (H. A. Shapiro), ou sur le développement de la rhétorique (A. Erskine). Enfin, une dernière série s'attache aux échos qu'éveillent les événements de Grèce dans d'autres régions du monde antique : l'Arcadie, qui paraît souvent loin de ce « miracle grec » (J. Roy), l'Étrurie, où les échanges avec la Grèce ne semblent pas avoir souffert de la crise (A. Naso), Rome, dont le panthéon se rapproche de plus en plus de ce qu'il est en Grèce (A. Mastrocinque) ou la Chersonnèse taurique, où de récentes découvertes jettent un jour nouveau sur le problème de l'ostracisme et de son utilisation dans la démocratie (J. G. Vinogradov). Après chaque article sont reprises les discussions qui ont eu lieu lors du colloque, et le livre se termine par la liste des participants et par les planches qui illustrent l'ensemble. – Marion MULLER-DUFEU.

J. F. HALL, *Etruscan Italy. Etruscan Influences on the Civilizations of Italy from Antiquity to the Modern Era*, Provo (Utah), Brigham Young University (distrib. Indiana University Press), 1996, 15 x 22.5, XVII + 411 p., rel., US \$ 39.95 (N. America).

Issu d'un colloque qui s'est tenu à la Brigham Young University (Utah), à l'occasion de la venue de l'exposition « The Etruscans: Legacy of a Lost Civilization » au Museum of Art de Provo, ce volume rassemble, après une introduction consacrée aux sources de notre connaissance sur les Étrusques ainsi qu'à une présentation générale, quinze contributions. Toutes sont le fait de chercheurs nord-américains, dont six de la Brigham Young University, et ont pour point commun la mise en évidence de l'influence exercée par la civilisation étrusque ; elles sont rassemblées en trois sections, selon une succession chronologique : Italie étrusque (six contributions), romaine (six contributions), et après la domination de Rome (deux contributions) ; les notes sont en fin d'articles. Sans doute en raison des circonstances de son élaboration, ce volume fait parfois penser à un catalogue d'exposition (sans pour autant faire double emploi avec le catalogue même de l'exposition par F. Buranelli). D'abord, bien que les divers articles soient consacrés à des questions de détail, chacun concerne un domaine particulier, dont les problématiques générales sont esquissées, dans une perspective volontairement vulgarisatrice : sur la religion (R. E. A. Palmer), sur les origines des Étrusques (M. E. Moser), sur les miroirs et leur iconographie (deux contributions, de H. Nagy et de A. Carpino, cette dernière comptant parmi les plus intéressantes), sur la céramique (L. Pieraccini, également dans une perspective iconographique), sur l'architecture domestique (D. Dvorsky Rohner), sur la royauté étrusque et le rôle des *gentes* étrusques à Rome jusqu'à l'époque d'Auguste (J. F. Hall, dans une perspective largement prosopographique), sur l'urbanisme (H. Fracchia, à partir des fouilles de Cortona), sur l'influence étrusque sur le Mausolée d'Auguste (M. J. Johnson), sur les Étrusques dans la poésie augustéenne, à la fois comme auteurs et comme thème littéraire (R. T. McFarlane, une enquête qui rejoint certaines des conclusions portées, sur un plan plus strictement historique, par J. F. Hall), sur l'apport étrusque au théâtre romain (R. L. Maxwell, en grande partie à partir de la documentation offerte par les tombes peintes), sur le legs musical étrusque (H. Powley, qui utilise aussi la documentation fournie par les tombes), sur l'influence étrusque sur les œuvres d'art produites durant la Renaissance italienne (S. Bule) et sur les survivances étrusques dans l'Italie d'aujourd'hui (N. Thomson de Grummond). Ensuite, quelques contributions font référence à des objets présentés. Enfin, les articles, de lecture aisée, sont opportunément illustrés de photographies en couleur et en noir et blanc ainsi que de dessins au trait. On trouve en outre une carte (p. 2) ainsi que, en fin de volume, une chronologie, une liste de mots techniques, une bibliographie et deux index. Bref, c'est essentiellement une intention pédagogique qui préside à l'ouvrage (qui s'inscrit lui-même dans un projet plus vaste, englobant la venue de l'exposition sur les Étrusques dans l'Utah), celle de rendre compte au public américain de recherches en étruscologie dynamiques, nourries à la fois par des découvertes récentes et par de nouvelles interprétations d'anciennes découvertes. – O. DEVILLERS.

T. P. WISEMAN, *Roman Drama and Roman History* (Exeter Studies in History), Exeter, University of Exeter Press, 1998, 15 x 21, XII + 228 p., br. £ 13.99.

Questa raccolta di saggi di T.P. Wiseman può essere considerata come la terza parte di un trittico di studi, dopo *Historiography and Imagination* (1994) e *Remus : a Roman Myth* (1995) dedicati alla ricostruzione di un possibile antefatto della storiografia romana nelle rappresentazioni teatrali. La tesi sostenuta dallo studioso britannico, e verificata nel secondo libro a proposito della leggenda romulea, è che la tradizione storiografica romana sia riconducibile a materiale utilizzato in rappresentazioni drammatiche, non solo in occasione di ludi ma anche di trionfi. All'obiezione che non abbiamo documentazione dell'esistenza di un dramma storico romano prima del 220 a.C., quindi prima della nascita stessa della storiografia, Wiseman risponde che è ben possibile che esistesse una forma di dramma non-letterario anteriore a Livio Andronico. Poiché questo era privo di un testo scritto si capisce come abbia potuto non aver lasciato alcuna traccia. — La prima e più consistente parte dei 12 saggi raccolti in questo libro, in parte inediti, è dedicata da Wiseman alla rivisitazione delle problematiche da lui già affrontate anche alla luce delle obiezioni che gli sono state rivolte. Di singolare significato appare l'attenzione rivolta agli studiosi che in passato, più o meno convintamente e autorevolmente, hanno avanzato un'ipotesi di questo genere (saggio 1 : *History of an Hypothesis* e Appendix A : Hermann Reich, *On the Sources of Early Roman History and Roman National Tragedy*). I saggi 2-6 sono dedicati al tentativo di individuare tracce di rappresentazioni drammatiche nelle fonti a nostra disposizione. Un'attenzione particolare è rivolta ai *Fasti* di Ovidio che, in quanto poema eziologico, si prestano meglio della prosa storica ad ospitare un tal genere di materiale. Il saggio 7 valorizza l'utilizzazione da parte di Ovidio di una fonte drammatica per spiegare un rito romano. I saggi 8-10 sono complementari ai primi. Essi indagano come la tradizione storica romana potesse essere vista e interpretata da una famiglia nobile aristocratica. Secondo Wiseman, che si rifà anche a uno studio recente di H. Flower (*Ancestor Masks and Aristocratic Powers in Roman Culture*, Oxford 1996), gli stessi funerali erano un'occasione per rappresentazioni semi-drammatiche celebrative delle gesta di una *gens*. A suo parere — come sottolinea anche nell'introduzione — non ci può essere dubbio che i Valerii, così come gli Aemilii e i Minucii, avessero ideato una storia della loro famiglia. Gli ultimi due saggi riguardano due storici, di notorietà assai diversa, E. S. Beesley (1831-1915), e R. Syme che, agli occhi di Wiseman, hanno avuto il merito di preoccuparsi, ognuno a suo modo, dell'origine della narrazione e del rapporto tra storia e racconto di immaginazione. Questo libro contiene un ulteriore esempio della qualità delle ricostruzioni storiografiche cui Wiseman ci ha abituati, condotte con uno stile di impareggiabile eleganza. Ben si addice anche a lui la valutazione che egli dà dell'opera di Syme (p. 151) : « He is also more serious than the theorists. All the great historians have a sense of the responsibility of history : it matters that you get it right or as near right as is humanly possible ». — A. MARCONE.

M. JUNKELMANN, *Das Spiel mit dem Tod. So kämpften Roms Gladiatoren* (Zaberns Bildbände zur Archäologie, Sonderbände der Antiken Welt), Mainz am Rhein, Ph. Von Zabern, 2000, 21.5 x 31, IV + 196 p., 168 pl. coul., 153 pl. n. & bl., 19 dessins, rel. DEM 74.77, ISBN 3-8053-2563-0.

La sortie du *Gladiator* de Ridley Scott ne pouvait manquer de susciter un regain d'intérêt pour l'un des principaux traits constitutifs de l'image stéréotypée de l'« homme romain » chez nos contemporains, et il n'est guère de magazine qui n'ait consacré à la question un « dossier » où la recherche du pittoresque le disputait à la reproduction sans critique de poncifs éculés. Il faut le dire d'emblée : ce livre va bien

au-delà de l'effet de mode, et il vaut bien mieux, en particulier, que son illustration de couverture (une photo de gladiateurs d'aujourd'hui en action...) ; si on trouve également à l'intérieur des illustrations fâcheusement aguichantes, elles y sont fort heureusement noyées dans un ensemble de planches tout à fait authentiques, elles, et fort bien choisies (à noter en particulier, p. 134, une excellente photo du fameux médaillon d'applique de Cavillargues, qui avait pu induire en erreur Friedländer lui-même et servir un moment de base au mythique « pouce levé »). Une fois surmonté un premier haut-le-cœur, c'est donc un ouvrage d'une réelle tenue scientifique que l'on découvre, très supérieur, en tout cas, aux synthèses en français sur le sujet, et pas seulement par la richesse de la documentation iconographique. La perspective adoptée, résolument moderne (et on peut évidemment ne pas apprécier une volonté d'actualisation à tout prix qui fait parler de *Sport*, de *Voyeurismus* ou de *Sadomasochismus*), ne fait pas pour autant l'économie d'une analyse des sources de tous types (notamment épigraphiques). Pour les enseignants et les curieux qui lisent l'allemand, ce sera désormais l'ouvrage de référence ; les autres n'en trouveront pas moins l'ouvrage utile et même précieux par la richesse de son illustration (et de sa bibliographie, p. 188-193). – M. DUBUISSON.

Susan P. MATTERN, *Rome and the Enemy. Imperial Strategy in the Principate*, Berkeley, Los Angeles - London, University of California Press, 1999, 16 x 23.5, XVIII + 259 p., 1 carte et 5 fig., rel. US \$ 35.00, ISBN 0-520-21166-9.

Selon Susan P. Mattern, la clé de la réussite des Romains sur le plan de la guerre et de l'impérialisme n'est pas avant tout de l'ordre de la pensée stratégique et de la tactique politico-militaire, mais doit être envisagée, comme le faisaient les anciens, en termes d'honneur et de fortune, et surtout d'image de supériorité construite vis-à-vis de l'ennemi. Tout chef politique ou militaire actuel qui, désireux de s'inspirer de l'exemple des Romains, tenterait de découvrir dans les écrits anciens des modèles d'experts en matière stratégique au sens moderne – c'est-à-dire d'hommes soigneusement formés, compétents en matière de topographie et de cartographie, capables d'évaluer avec précision les forces et les faiblesses politiques et militaires de l'adversaire, ainsi que de gérer les ressources financières mises à leur disposition – serait inmanquablement déçu. — Le but de l'A. est de tenter de saisir, au-delà des conceptions et préjugés actuels, la mentalité romaine en matière de politique étrangère, de guerre et de paix. Quelles étaient les motivations et les principes des anciens Romains lorsqu'ils prenaient une décision dans ces domaines ? Et qui étaient les décideurs ? Les limites chronologiques du travail sont, d'une part, la bataille d'Actium (31 av. J.-C.), d'autre part, la mort de Sévère Alexandre (235 apr. J.-C.). L'historienne américaine laisse de côté les sources archéologiques pour s'attacher exclusivement à l'analyse des sources littéraires, en particulier historiographiques. Ce choix est justifié par le fait qu'il s'agit d'une étude de mentalités, d'une tentative de compréhension d'un « esprit », mieux perceptible au travers d'écrits que de traces matérielles. Il s'explique également, selon Susan P. Mattern, par le fait que les décideurs romains en matière de relations extérieures appartenaient en très grande majorité à l'aristocratie sénatoriale et que c'est précisément cette classe qui a produit l'essentiel de la littérature grecque et latine du Haut-Empire parvenue jusqu'à nous. — Le souhait de l'A. est que son livre s'adresse à un public plus large que celui des seuls spécialistes de l'histoire romaine et que les thèmes y abordés soient à la base d'une réflexion et d'une interrogation sur la situation actuelle. C'est ce qui fait à la fois la force et la fragilité de cette étude. En effet, si les problèmes soulevés par Susan P. Mattern ont une envergure nettement plus large que les questions de simple tactique militaire et s'il est de surcroît intéressant de lire son travail au second degré et d'observer le regard porté par une Américaine d'aujourd'hui – regard toutefois antérieur aux attentats du 11 septembre 2001 et à la guerre en Afghanistan – sur la stratégie politico-militaire et l'impérialisme des anciens Romains, néanmoins, il est à re-

gretter que le contact direct et approfondi avec les sources anciennes ait si peu sa place dans l'ouvrage. Le nombre de textes cités est relativement peu élevé et la plupart d'entre eux n'apparaissent qu'en traduction anglaise. On ne trouve à la fin du livre ni index des passages cités ni bibliographie des sources. — L'A. ouvre son premier chapitre (*Introduction : The Decision-Making Elite*) par l'étude d'un passage tiré de l'*Histoire des empereurs romains* d'Hérodien (I, 6) censé donner le ton à l'ensemble de l'ouvrage et en annoncer les conclusions. L'historien du III^e s. raconte qu'à la mort de Marc-Aurèle en 180, son fils, le nouvel empereur Commode, convoqua les « Amis » de son père (le *consilium principis*) qui avaient accompagné celui-ci sur le front du Danube afin de leur demander conseil au sujet de l'attitude à adopter quant à cette région. Il rapporte également le discours qu'aurait prononcé à cette occasion Ti. Claudius Pompeianus, gendre de Marc-Aurèle, en faveur de la poursuite des guerres danubiennes. Aussi mauvais historien qu'il soit, Hérodien a, selon Susan P. Mattern, parfaitement rendu dans ces propos — qui font allusion à l'« inconvenance » (ἀπρέπεια) que comporterait le fait de renoncer à achever la guerre et aux conséquences dangereuses que pourrait avoir le fait que les Barbares interprètent la retraite des Romains comme une fuite — l'esprit et la mentalité qui présidaient aux prises de décision en matière de politique extérieure et de stratégie guerrière dans l'empire romain. L'A. souligne le fait que, dans la version donnée par Hérodien de ces événements, Commode et ses conseillers ne discutent pas des mérites du Danube comme frontière ; qu'ils ne regardent pas de cartes et semblent, dans leur optimisme à vouloir atteindre ce qu'ils appellent l'Océan, sous-estimer la distance les séparant de la mer Baltique ; qu'ils ne discutent pas du coût de la guerre, des ressources financières disponibles ou du bénéfice qui résulterait d'un retrait ; que leur unique préoccupation semble être de ne pas perdre la face et de construire une image destinée à miner la confiance qu'ont en eux-mêmes les Barbares. Les conclusions tirées de ce passage par l'historienne américaine sont certes intéressantes et même séduisantes, mais elles emporteraient beaucoup plus facilement la conviction du lecteur si elles étaient précédées d'une véritable analyse critique. Une confrontation avec les autres sources faisant référence au même événement (Dion Cassius et l'*Histoire Auguste*) eût été intéressante. Une étude en profondeur des procédés rhétoriques employés par l'historien du III^e s. n'eût pas été superflue (Susan P. Mattern n'a malheureusement pas pu prendre en compte l'article substantiel de Harry SIDEBOTTOM, « Herodian's Historical Methods and Understanding of History », dans *ANRW*, II, 34.4, Berlin - New York, 1998, p. 2775-2836, spécialement les pages 2816 à 2819 qui traitent des discours). Enfin, l'historienne américaine aurait beaucoup gagné à consulter, outre le commentaire de C. R. WHITTAKER dans l'édition Loeb (1969), qu'elle qualifie de « best commentary on Herodian's text », les notes accompagnant la traduction donnée par Denis ROQUES de l'*Histoire des empereurs romains* dans la collection *La roue à livres* (« Les Belles Lettres », 1990). Celui-ci présente une analyse fouillée et nuancée du passage dont il est question ci-dessus, analyse qui conduit inévitablement à relativiser les conclusions de Susan P. Mattern. L'historien français démasque entre autres les nombreux procédés littéraires et clichés politiques dont regorge l'œuvre d'Hérodien. Si les clichés peuvent certes être considérés comme le reflet d'une mentalité générale, ils ne dispensent pas pour autant l'historien de chercher à retrouver, au-delà de la « vérité » qu'ils offrent, toute la richesse et la complexité de la réalité historique. Les questions d'honneur et d'image ont plus que probablement eu leur importance dans les discussions entre Commode et ses conseillers. Mais de là à prétendre qu'elles ont été le seul élément pris en compte... — Odile DE BRUYN.

Pat SOUTHERN, *The Roman Empire from Severus to Constantine*, London - New York, Routledge, 2001, 15.5 x 23.5, XII + 401 p., br. £ 18.99, ISBN 0-415-23944-3.

Ce livre tente d'expliquer les changements importants intervenus dans l'Empire romain entre 280 et 324. Cette période était mal connue et souvent négligée par les

historiens alors qu'elle a effectué la transition importante entre le Haut- et le Bas-Empire. Certes l'Empire a toujours évolué, mais cette transformation s'accéléra au cours de ces cent quarante années, évolution sociale surtout et qui se répercuta même au-delà des frontières. On se trouve devant un monde de différences entre l'Empire de Constantin et celui de Septime Sévère, et c'est le III^e s. qui apporta les éléments catalyseurs de ces transformations qui firent du Principat un absolutisme avec cérémonial de cour quasi divin, et vit la suprématie passer de Rome à Constantinople. L'Empire s'était agrandi au maximum sous Trajan en 117 et avait atteint des frontières naturelles que certains franchirent par la suite, mais pour peu de temps. C'est la pression germanique au Nord et le long du Danube, plus que celle des Parthes puis des Perses en Orient qui contraignit à hâter les réformes de l'Empire. — Impossible d'esquisser le détail des changements intervenus dans les différentes Provinces, prévient Southern, professeur d'histoire à Londres, car nous ignorons souvent ces détails à cause de la pauvreté des sources. En effet, après 240, on ne trouve plus d'histoire d'ensemble écrite par un historien romain de cette période (le dernier, Dion Cassius est mort en 235). Heureusement P. Southern a presque pu combler ces lacunes grâce aux recherches récentes d'historiens du monde entier pour éclairer les zones d'ombre de la chronologie au moyen de l'étude de la numismatique, du climat, des civilisations dites barbares. Nous comprenons mieux maintenant les interactions entre les cultures romaines et tribales, car les ethnies germaniques, dit-elle, ont aussi évolué au contact des Romains. Par ailleurs, sans les mercenaires germaniques, Rome n'aurait pu enrayer les incursions et les attaques barbares. — L'appréciation nouvelle du III^e s. ne fait que débiter et devra se poursuivre au rythme des découvertes à venir. L'A. fait remarquer que toutes les provinces n'ont pas également souffert des invasions ou de la dépopulation. La persécution religieuse qui culmina sous Dioclétien avait, dit-elle, pour motifs principaux la crainte du pouvoir devant l'organisation des communautés chrétiennes et la volonté impériale d'unifier ses populations sous un même culte impérial. Galère mit fin aux persécutions dès 311, deux ans avant l'édit de Milan. On se pose beaucoup de questions sur la conversion de Constantin et l'on estime qu'elle fut surtout un calcul politique puisque l'Empereur demeura *Pontifex maximus* de la religion romaine. Constantin acheva les réformes de Dioclétien mais en renonçant à la tétrarchie et à la fixation du prix des denrées. — Travail très fouillé tout en demeurant clair et fort lisible. — B. CLAROT, S.J.

S. N. C. LIEU & D. MONTSERRAT (éd.), *From Constantine to Julian. Pagan and Byzantine Views. A Source History* (Ancient History), Routledge, London - New York, 1996, 13.5 x 21.5, XXI + 285 p., rel. £ 40, br. £ 13.99.

L'époque de Constantin le Grand et de ses successeurs a été une période cruciale dans l'histoire. De nombreux historiens l'ont évidemment décrite, mais jusqu'à présent, les chercheurs ont surtout laissé la parole aux historiens chrétiens ayant vécu et écrit à cette époque. Bien sûr, le christianisme, devenu religion d'État en 313, venait d'enregistrer un progrès important, et le caractère propagandiste de leurs œuvres n'est pas passé inaperçu. Mais il ne faut pas oublier que la littérature païenne et byzantine nous donne également beaucoup d'informations sur cette période. C'est ce que cette étude se propose de montrer, en révélant en cinq essais ces témoignages quelque peu différents. Les textes ont été choisis sur base de leur importance pour l'histoire politique de l'époque concernée, et aussi parce qu'une bonne traduction anglaise leur faisait défaut jusqu'ici. Cela fait évidemment la nouveauté de cette publication. Dans l'ordre, on nous présente donc : l'*Origo Constantini*, puis un panégyrique de l'empereur, ainsi qu'une biographie, tous deux anonymes, l'*Oratio LIX* de Libanius, et enfin l'*Artemii passio*, probablement de Jean le Moine. Tous ces textes sont précédés d'une introduction, et suivis d'un commentaire bien fourni. Contrairement à ce que le titre laisse supposer, les écrits choisis concernent principalement le règne de Constantin lui-même. Les résultats de l'enquête, qu'on attendrait plutôt à la fin du

livre, sont largement intégrés à l'introduction, dans laquelle Samuel Lieu passe en revue les ouvrages païens et byzantins racontant le règne de Constantin en général, ainsi que ceux des historiens latins et des abrégiateurs, des historiens païens grecs, des historiens byzantins, et des historiographes chrétiens qui en parlent. Ces informations sont complétées dans les notes concernant chacun des textes. Après la bibliographie, on trouve les instruments de travail courants : un index des sources, et un index général. – Sarah PROVÉ.

P. RENUCCI, *Les idées politiques et le gouvernement de l'empereur Julien* (Collection Latomus, 259), Bruxelles, Latomus. Revue d'Études Latines, 2000, 16 x 24, 537 p., br., ISBN 2-87031-200-8.

En s'intéressant aux idées politiques de l'empereur Julien, c'est l'histoire d'un rêve que veut reconstituer cette étude qui aborde les différentes facettes de la figure de l'empereur : le philosophe, le théologien, le théoricien politique, mais aussi le législateur, l'administrateur, le grand pontife, le stratège. Alliant l'approche thématique et la présentation chronologique, l'ouvrage est divisé en deux parties qui correspondent aux deux grandes périodes de la vie de Julien. La première suit Julien de son enfance jusqu'au 3 novembre 361, date de la mort de Constance II, lorsqu'il devint le seul maître de l'Empire. On observe la formation de l'enfant et de l'adolescent, de l'école du grammatiste Mardonios et des années passées dans le domaine impérial de Macellum, en Cappadoce, jusqu'à l'université d'Athènes, de la grotte d'Éphèse au Téléstérion d'Éleusis. On voit ainsi peu à peu se dessiner les contours d'une personnalité d'élite et s'affirmer ses choix philosophiques et religieux. Les données sur la formation de Julien permettent d'étudier sa théologie et sa philosophie religieuse, replacées dans le contexte des grands courants de pensée de son temps, marqué par le mysticisme. La religion de Julien est étudiée à travers trois discours fondamentaux : *Sur Hélios-roi*, *Sur la Mère des Dieux* et *Contre Héracléios*. S'il est partisan d'un hénouthéisme solaire, comme le montre le premier de ces trois textes, Julien a négligé le mithriacisme, car il considérait que ce courant ne possédait pas les capacités propres à rassembler et à unifier les esprits dans le cadre de sa politique religieuse. Le discours *Sur la Mère des dieux* fait découvrir l'autre dieu vers lequel se tourna le grand pontife : Attis. Enfin, le *Contre Héracléios* permet de voir quel rôle Julien assignait aux mythes dans l'éducation et l'éveil du sentiment religieux. Cette période se clôture par le César des Gaules. Julien apprend alors le métier de prince dans des conditions difficiles. C'est à ce moment aussi que se dessinent les grands axes d'une politique originale et audacieuse. Au moment où il devient Auguste par la volonté de ses soldats, Julien est en proie à ses doutes. Il se tourne alors vers Dieu pour résoudre ses interrogations. Consacrée à l'Auguste, la seconde partie présente les différents axes de la politique de Julien. *La politique religieuse* est étudiée sous trois aspects : lutte contre le christianisme, promotion de l'hellénisme et alliance recherchée avec le judaïsme. *L'assainissement de l'État* comporte cinq volets : l'épuration de la Chalcédoine, la réforme de la Cour, la revalorisation des institutions républicaines, les mesures destinées à moraliser l'administration et la reprise en main de l'armée. La *basileia* selon Julien fait l'objet de deux questions : à quel type idéal de prince se rattache Julien ? Son règne marque-t-il réellement une tentative de retour au principat ? L'étude des théories politiques grecques présentées par Julien et par Thémistios permet de clarifier ces concepts. La suite vient préciser encore un portrait dont les contours sont à présent fermement établis. *La politique financière* commence par le volet fiscal. *Le relèvement des cités* fut une des grandes préoccupations de Julien qui avait une vision globale du problème et sut prendre des mesures homogènes, même si elles ont été difficiles à mettre en œuvre. La clairvoyance de Julien s'est aussi exercée dans le domaine du *droit civil* et du *droit procédural*. Le souci d'équité dont il fit preuve montre la bonne connaissance de la nature humaine qu'avait l'empereur. Enfin, cette grande fresque se termine par la dernière entreprise du règne : la *campagne perse* (origines du conflit, analyse de Julien, buts de guerre de

Julien). La conclusion brosse le portrait authentique de Julien, tel qu'il fut, plutôt que d'expliquer, comme on l'a trop souvent fait, toutes ses actions en se référant toujours à ses efforts pour favoriser l'hellénisme et pour combattre le christianisme. On trouve un arbre généalogique des Seconds Flaviens et une carte de la frontière orientale de l'Empire romain. — Un ouvrage, rempli de sympathie pour l'empereur Julien, que Franz Cumont et Joseph Bidez auraient certainement aimé. — Br. ROCHETTE.

A. C. MURRAY (éd.), *From Roman to Merovingian Gaul. A Reader* (Readings in Medieval Civilizations and Cultures, 5), Orchard Park (NY), Broadview Press, 2000, 15 x 23, XVI + 679 p., br. US \$ 29.95, ISBN 1-55111-102-0.

Spécialiste de la société et des institutions de la fin de l'Antiquité et du très haut Moyen Âge, A. C. Murray a rassemblé en un imposant volume une très large sélection de documents traduits en anglais relatifs à l'histoire de la Gaule de la fin du IV^e au milieu du VIII^e s. De copieux extraits d'œuvres littéraires, de lettres et de sources juridiques, presque tous (re)traduits avec compétence par l'A. lui-même — ce qui confère à l'ensemble une homogénéité inhabituelle — et agrémentés de cartes et de crayons généalogiques : 170 p. tirées des *Histoires* de Grégoire de Tours, tout le livre IV du Frédegair, 30 p. du *De gubernatione Dei* de Salvien, huit lettres de Sidoine Apollinaire, mais aussi des poèmes d'Ausone, une scène de la comédie *Querolus*, de nombreux passages de chroniques des V^e et VI^e s., des canons de conciles mérovingiens... — Introductions et commentaires sont réduits au minimum, laissant souvent le lecteur sur sa faim, notamment en présence des documents juridiques, mais l'intention est claire : laisser d'abord la parole aux témoignages contemporains, en second lieu seulement aux reconstructions des « historiens », parfois très fantaisistes (cf. chap. 16, nourri du Frédegair et du *Liber Historiae Francorum*). Axé sur l'odyssée du peuple franc, dont il présente les plus anciennes mentions, et sur l'histoire politique et institutionnelle de la Gaule, ce recueil complète fort opportunément celui, beaucoup plus général, de M. Maas (*LEC* 68 [2000], p. 277). — Ét. RENARD.

ARCHÉOLOGIE

M. SHANKS, *Classical Archaeology of Greece. Experiences of the Discipline* (Experience of Archaeology), Routledge, London - New York, 1997 [1996], 15.5 x 23.5, XIII + 199 p., br. £ 18.99, ISBN 0-415-17205-5, [rel. £ 65., ISBN 0-415-08521-7].

Fort de son expérience personnelle, qui apparaît à travers les nombreux exemples repris à la Corinthe de l'époque orientalisante, l'A. a voulu fournir, selon ses propres termes, « un guide d'une discipline et de ses objectifs ». Et celui-ci porte sur l'archéologie classique, qui aujourd'hui ne se cantonne plus aux V^e et IV^e s., mais déborde largement, d'une part, sur l'âge du bronze et les *Dark Ages* et, d'autre part, sur l'époque hellénistique et la Grèce romaine. En outre, l'A. souligne à juste titre que l'archéologie classique ne se limite pas simplement à la découverte de vestiges. L'archéologue, confronté aux sources matérielles, ne découvre pas en fait le passé, mais y apporte son interprétation. Or l'interprétation dépend du témoignage en lui-même, mais aussi de la formation, des idées, des objectifs, etc. de l'archéologue, sans oublier l'apport des autres disciplines (philologie, histoire, anthropologie, etc.). L'A. multiplie dès lors les exemples du passé qui illustrent le caractère interprétatif et de plus en plus interdisciplinaire de l'archéologie classique, mettant notamment en évidence ses relations avec le romantisme et le néoclassicisme. Il le fait au travers de sept chapitres abondant les sources, les mythes et leur interprétation (l'œuvre de M. Bernal

y est favorablement saluée), le discours archéologique, l'archéologie sociale, etc. En cela, l'ouvrage constitue une véritable histoire de la discipline, mais son but ne s'arrête pas là : il se veut aussi une introduction au futur en fournissant au lecteur les outils et les observations indispensables pour se forger sa propre opinion. Sans être un manuel d'archéologie grecque, la lecture de ce livre est particulièrement stimulante, car elle induit une réelle réflexion sur l'archéologie grecque, à laquelle quiconque s'intéresse à cette discipline pourra ainsi se livrer avec profit. – J. VANSCHOONWINKEL.

La peinture funéraire antique. IV^{ème} siècle av. J.-C. - IV^{ème} siècle apr. J.-C. Actes du VII^e colloque de l'Association Internationale pour la Peinture Murale Antique (AIPMA). 6-10 octobre 1998. Saint-Romain-en-Gal - Vienne. Sous la direction d'Alix BARBET, Paris, Errance, 2001, 21 x 29.7, 400 p. + LXIV pl., br. FRF 260, ISBN 2-87772-208-2.

Ce volume réunit quarante-sept contributions présentées lors de la septième rencontre de spécialistes de la peinture murale antique, organisée par l'AIPMA. Après Bologne, et respectant la fréquence triennale de ce rassemblement, Saint-Romain-en-Gal a accueilli ce colloque pour lequel, dans la ligne des deux colloques précédents, un thème a été adopté : la peinture funéraire antique dans sa phase la plus productive, depuis l'époque hellénistique jusqu'au Bas-Empire romain. Pour la première fois, des études sur la peinture funéraire couvrant une période de huit siècles sont rassemblées. Les articles, de neuf pages maximum, sont répartis selon une articulation spatio-temporelle : peinture funéraire étrusque, hellénistique, romaine, égyptienne, proche-orientale et tardive. En fin de volume sont réunis de courts textes présentés à l'origine sous forme de posters. Contrairement aux éditions précédentes, l'accent est mis sur l'importance des documents provenant des diverses régions du monde antique, de la Lusitanie à la Judée et la Syrie, de l'Afrique du Nord à la Gaule, sans oublier Malte et la Pannonie, évitant ainsi l'écueil du « pompéianocentrisme », selon le terme employé par Alix Barbet, l'instigatrice de cette réunion. On peut cependant regretter l'absence de communications concernant l'Asie Mineure, dont les documents de peinture funéraire sont pourtant très abondants. Quoiqu'il en soit, cette démarche originale permet de mieux distinguer la part relevant de motifs ou techniques importés de celle correspondant à une tradition locale. La majorité des communications est orientée sur des questions de symbolisme funéraire et d'eschatologie, visant à déterminer quelles sont les croyances et les sources d'inspiration à l'origine de l'ornementation picturale des tombeaux. Dans cette perspective, divers articles traitent du rapport des peintures à l'univers des vivants (influence de la sphère domestique, culturelle) et à celui des morts (images en relation avec l'au-delà, empruntées à la mythologie ou à des doctrines religieuses ou philosophiques spécifiques), parfois accompagnés d'une approche stylistique : le monde étrusque est abordé à travers les exemples de la tombe des Olympiades (J.-P. Thuillier) et de la tombe du Congrès à Tarquinia (A. Naso), ainsi que sous l'angle de l'équipement dans les scènes de banquet (C. Weber-Lehmann). Le monde grec est illustré par le cas de la tombe du Prince à Vergina (H. Brecolaki), ainsi que par une synthèse de C. Charatzopoulou qui présente, à la lumière des récentes découvertes, les différentes orientations de la recherche, principalement iconographique et technique, et examine les solutions proposées au problème de la conservation des monuments. S. Steingraber enquête sur le concept de κοινή, particulièrement adapté à l'époque hellénistique précoce. Quatre contributions sont consacrées à la peinture alexandrine, dont les fouilles récentes de la nécropole de Gabbari permettent d'estimer le rôle de cette cité dans l'évolution de la peinture illusionniste (A.-M. Guimier-Sorbets, M.-D. Nenna, M. Seif El-Din). La seconde communication souligne l'intérêt de l'ouverture à de nouvelles méthodes d'analyses scientifiques des techniques picturales antiques, évaluées par A.-M. Guimier-Sorbets et M. Seif El-Din, qui examinent également les questions de restauration et de conservation. Ces mêmes techniques ont également été mises en œuvre pour un portrait du Fayoum (S. Colinart). M. S. Venit se concentre sur les rapports entre style

et contenu, fondant son argumentation sur la tombe Tigrane Pacha. Finalement, le problème du symbolisme architectural et le rapport entre l'architecture funéraire et palatiale est discuté, à partir de l'exemple des tombes de Moustafa Pacha à Alexandrie et de diverses tombes macédoniennes (M. Harari). V. Iorio cherche à démontrer qu'en général il n'existait pas de thèmes spécifiquement funéraires pour la peinture romaine, hypothèse renforcée par l'étude de plusieurs motifs, comme celui de la Méduse (M. Fuchs), des paysages nilotiques (J. R. Clarke) et des vignes et jardins (F. Ghedini, M. Salvadori). L'iconographie romaine est également représentée par une étude de la peinture républicaine et de sa prédilection pour l'imagerie guerrière (E. M. Moormann) ainsi que par le cas de tombes jumelles décorées par un même atelier et permettant de confronter les choix des commanditaires à la réalisation finale (N. Blanc). D'autres peintures romaines, anciennement découvertes, sont abordées sous un angle nouveau, celui de la perception des peintures antiques au XVII^e s. et de l'influence des premiers commentateurs dans la façon de discuter ces peintures (E. W. Leach). La documentation produite à cette époque est aussi évaluée, afin de soulever les problèmes liés à son usage (S. Miranda). La peinture funéraire tardive est étudiée à travers le programme iconographique de la tombe des Nymphes à Ashkelon (T. Michaeli), les tombes rupestres de Malte (M. Buhagiar), une tombe de Gorgippa (E. M. Alekseeva), ainsi que diverses tombes de Pannonie (S. Palágyi). M.-T. Olszewski développe une méthode d'analyse des images originale, inspirée des principes exposés dans *La clef des songes* d'Artémidore de Daldis. Plusieurs brèves communications issues de posters complètent ce survol de la peinture antique, exposant des tombeaux provinciaux inédits, peu connus ou récemment découverts, permettant de reconsidérer l'activité picturale de régions comme la Roumanie (A. Barbet, C. Chera, F. Monier et R. Ciobanu), la Jordanie (A. Barbet et Z. Safar Ismail), la Bulgarie (A. Barbet et J. Valeva), l'Espagne (C. Guiral Pelegrin, A. Mostalac Carrillo), Israël (S. Rozenberg) et Antinoé (M. Rassart-Debergh). Concernant le territoire italote sont exposées des tombes d'Ostie (M. Bedello Tata, V. Valerio), la tombe d'Osimum près d'Ancone (S. De Maria, G. Lepore, M. Zaccaria), ainsi que divers tombeaux de Pouzzoles (S. V. Iodice et M. Raimondi). Un certain nombre de textes, présentant souvent des découvertes récentes, sortent toutefois du cadre thématique proposé, pour se concentrer principalement sur des peintures d'habitat, comme celles de Beyrouth (C. Aubert et H. Eristov), de l'insula des Hiérodoules (S. Falzone), de la domus de Rimini (A. Fontemaggi, O. Piolanti, C. Ravara) et d'une salle d'apparat à Narbonne (M. et R. Sabrié), ou encore sur les motifs de papiers peints en Campanie (L. Laken) ou sur la signature d'un artiste à Pompéi (D. Scagliarini Corlàita). A. Coralini dresse un catalogue des occurrences d'Hercules Domesticus à Pompéi, afin d'en dégager l'impact iconologique. Les monuments des eaux sont également envisagés à travers les thermes suburbains de Pompéi (R. Ghetti), une fontaine à Carthage (E. Morvillez), et les peintures d'un édifice public en Lusitanie sont analysées (R. Nunes Pedroso). Même si les contributions de J.-P. Thuillier sur la tombe des Olympiades et de R. Benassai sur la tombe des chars à Tarquinia, concernant respectivement des peintures datées de 530-520 et du V^e s. av. J.-C., débordent des limites chronologiques indiquées en titre, cela n'enlève rien au mérite de l'ouvrage, qui offre un éclairage particulier sur le sujet traité, richement illustré de nombreuses figures et planches en couleurs de très bonne qualité, bien que rarement inédites. L'on peut regretter le renvoi des notes de bas de pages en fin d'article, ce qui ne facilite pas la consultation, le lecteur jonglant entre le texte, les notes et les planches en fin de volume. En revanche, le résumé au début de chaque article ainsi que le compte-rendu des discussions sont appréciables. Dans l'ensemble, les différentes manières d'aborder ce thème, traité par des spécialistes venus d'horizons divers, contribuent à faire de ce recueil un outil indispensable et stimulant pour qui s'intéresse à la peinture antique. — Caroline HUGUENOT.

M. VICKERS, *Skeuomorphismus oder die Kunst, aus wenig viel zu machen* (Trierer Winckelmannsprogramm, 16), Mainz am Rhein, Ph. von

Zabern, 1998, 23.5 x 31.5, 37 p. + 16 pl., rel. DEM 78, ISBN 3-8053-2637-8.

M. Vickers est surtout connu pour ses positions « hérétiques » à l'égard de deux fondements de l'archéologie classique traditionnelle : la chronologie de l'art archaïque (avec M. Francis) et la valeur artistique et commerciale des vases peints (avec D. W. Gill). « Skeuomorphisme » est un terme inventé par Gordon V. Childe pour tenir compte du phénomène des imitations des formes et des couleurs métalliques dans la céramique. Dans une série d'études très controversées (dont la plus connue est celle de M. Vickers & D. W. Gill, *Artful Crafts*, Oxford, 1994), l'A. a appliqué le principe du skeuomorphisme à l'analyse de la céramique peinte attique, dans le but de montrer que les vases en terre cuite n'étaient que de simples substituts, pour les classes inférieures, de la vaisselle métallique, la seule à être utilisée dans les banquets athéniens au V^e s. av. J.-C. Dans ce volume, il explore de manière systématique le phénomène du skeuomorphisme dans d'autres cultures, à diverses périodes, sans évidemment perdre de vue la société athénienne du V^e s. La couleur noire imiterait l'aspect de l'argent terni, la couleur rouge, celui de l'or, et, partant, presque toute catégorie de céramique fine de l'Antiquité serait redevable à des prototypes métalliques. L'argument a été suffisamment commenté dans d'autres études pour ne pas y revenir ici (cf. en particulier D. WILLIAMS, « Refiguring Attic Red Figure. A review article », *Revue Archéologique* [1996], p. 227-252). Rien ne prouve que la céramique peinte était aussi méprisée que le veut l'A., et les discussions techniques (sur la couleur noire de l'argent, p. ex., ou sur les signatures d'artistes sur les vases, qui reprennent telles quelles les signatures de vases métalliques) n'emportent pas la conviction. Pour rendre justice à l'A. et à son édifice théorique, il faut remarquer qu'il a suscité une discussion féconde sur le rôle des métaux précieux dans la société athénienne, qui a largement modifié notre regard sur la céramique peinte en tant qu'objet de luxe. – D. PALÉOTHODOROS.

M. BENTZ & N. ESCHBACH (éd.), *Panathenaïka. Symposion zu den Panathenäischen Preisamphoren, Rauischholzhausen 25.11 - 29.11.1998*, Mainz am Rhein, Ph. von Zabern, 2001, 21.5 x 30, VI + 205 p. + 45 pl., rel. DEM 128.00, ISBN 3-8053-2708-0.

Les amphores panathénaïques – vases qui contenaient l'huile des oliviers sacrés d'Athènes, que la cité donnait en prix aux vainqueurs des jeux qu'elle organisait tous les quatre ans au moment des Grandes Panathénées – constituent un corpus documentaire certes restreint mais d'un exceptionnel intérêt. Les organisateurs du récent colloque qui lui a été consacré (et éditeurs de ces actes) se sont l'un et l'autre illustrés naguère par leur travaux sur ces vases : N. Eschbach les a exploités du point de vue de l'histoire de la sculpture, l'épïsème du bouclier d'Athéna sur la face principale des amphores représentant au IV^e s. des statues célèbres, pour la plupart perdues (*Statuen auf panathenäischen Preisamphoren des 4. Jhs v. Chr.*, 1986), tandis que M. Bentz proposait de ce corpus un magistral commentaire de portée plus générale (historique, institutionnel et économique : *Panathenäische Preisamphoren. Eine attische Vasengattung und ihre Funktion vom 6.-4. Jh. v. Chr.*, 1998). Les vingt-deux contributions de ce livre, d'excellente facture et bien illustré, sont réparties en trois sections principales. La première, *Neufunde und Verbreitung*, ne mérite que partiellement son titre, puisque les examens approfondis de trouvailles déjà signalées dans le passé (un vase fragmentaire d'une collection privée genevoise, les trouvailles de l'Héraion de Samos, quelques vases de Cyrène) l'emportent sur les véritables nouveautés : des trouvailles d'Athènes même, et surtout de Grèce septentrionale (de la nécropole d'Aiani en Macédoine occidentale, de Pella et de Kassandreia). Parmi ces documents qui illustrent l'histoire des amphores panathénaïques du VI^e s. à l'époque hellénistique, c'est surtout le vase fragmentaire étudié par J. Chamay qui retient l'attention : en raison de la présence exceptionnelle d'une signature de potier, en raison aussi de son

style, qui le range parmi les amphores de la première génération. Au chapitre de la diffusion, on retiendra surtout les commentaires de M. Tivérios sur le sens politique de la participation des Macédoniens aux jeux d'Athènes, et le bilan sur la diffusion des amphores, par période et par type de contexte, que propose H. Kotsidou. La majeure partie des contributions de la deuxième section, *Maler und Ikonographie* ressasse les traditionnels problèmes d'attribution à des peintres ou à leur cercle. On y remarque cependant la contribution plus originale de R. Crome, qui démontre qu'après les événements de 403 est créé pour le bouclier d'Athéna un épisode standard utilisé plusieurs années : une étoile, symbolisant la nouvelle démocratie. B. Kratzmüller invite de son côté à ne pas identifier trop rapidement avec des palmiers symboles de victoire les branches que tiennent à la main les athlètes sur les amphores : d'autres identifications sont possibles. Dans la troisième section, *Rezeption und Imitation* sont examinées d'une part les imitations des amphores panathénaïques – en raison de leur forme, de leur contenance et de leurs contextes de trouvaille, M. Bentz propose de faire des pseudo-amphores panathénaïques à figure noires les conteneurs du vin des banquets rituels –, d'autre part les représentations de ces amphores sur des monnaies, dans la peinture de vases et enfin sur d'autres supports aux époques hellénistique et romaine : P. Valavanis montre que ces dernières, en contexte funéraire le plus souvent, symbolisent tantôt la ville d'Athènes, tantôt la victoire. – A. MULLER.

M. JUNKELMANN, *Römische Helme*. Herausgegeben von H. BORN (Sammlung Axel Guttman, 8), Mainz am Rhein, Ph. von Zabern, 2000, 21.5 x 31, 208 p., rel. DEM 119.63, ISBN 3-8053-1670-4.

Huitième de la série dédiée à la publication des armes antiques conservées dans la collection Axel Guttman, le présent volume est consacré aux casques de l'armée romaine. La réalisation en a été confiée à M. Junkelmann, spécialiste de l'histoire militaire et de l'archéologie expérimentale (voir, entre autres, ses publications dans la collection *Kulturgeschichte der antiken Welt*). La première partie de cet ouvrage s'attache à retracer l'évolution de cette pièce d'équipement du légionnaire romain. L'A. estime que plusieurs facteurs sont à prendre en considération pour comprendre cette évolution : l'héritage grec, celte et italique, l'évolution des techniques de combat, le confort du soldat ou encore des éléments d'ordre idéologique ou esthétique. Il aborde également la question de la production et des règles régissant la propriété de ces pièces d'équipement (voir également à ce propos la contribution à cet ouvrage de J. Pollini). M. Junkelmann dresse ensuite l'évolution typo-chronologique des casques romains depuis le IV^e s. av. J.-C. jusqu'au III^e s. apr. J.-C. en adoptant une nomenclature basée sur le lieu de découverte des objets. La deuxième partie de ce volume présente, sous forme de catalogue, les casques conservés dans la riche collection berlinoise. Chaque exemplaire est illustré, mesuré, décrit, pesé. L'A. précise encore leur origine, leur composition métallique, propose une datation et signale les publications dont ces pièces font l'objet. Une troisième et dernière partie présente, sous une forme identique, les nouvelles acquisitions du musée de Berlin dans le domaine des « armes de parade ». Il s'agit en fait de la mise à jour du volume VI de cette collection consacré aux armes de combat et de tournoi (*Römische Kampf- und Turnierrüstungen*). Le texte de M. Junkelmann s'accompagne de superbes illustrations, noir et blanc ou couleur, pour la plupart de pièces inédites, et d'une riche bibliographie. L'A. annonce également une prochaine publication qui devrait, cette fois, traiter de techniques de fabrication, ainsi que de la conservation et de la restauration de ces objets archéologiques. – Chr. FLAMENT.

J. T. SMITH, *Roman Villas. A Study in Social Structure*. Drawings by A. T. ADAMS, London - New York, Routledge, 1997, 17 x 24.5, XXXIII + 378 p., rel. £ 60.

Avec cet ouvrage, J. T. Smith ne se limite pas à une étude architecturale des vestiges mis au jour au cours des deux cents dernières années, mais cherche, par le classement et l'analyse de plus de mille plans de *villae*, à comprendre la structure du monde rural des provinces du nord-ouest de l'Empire romain (p. 3). L'aire géographique envisagée par l'A. est vaste puisqu'elle s'étend du Pays de Galles à la Bulgarie en passant, entre autres, par nos contrées. L'ouvrage recensé se compose de trois parties. Dans la première partie, J. T. Smith s'attache à décrire sa méthode de travail, inspirée de celle appliquée à l'architecture domestique médiévale et moderne en Angleterre, et à définir les objectifs et limites de son étude. La seconde partie du livre est consacrée à l'analyse typologique des plans des *villae* romaines. Comme le rappelle l'A., ces plans ne sont pas le seul élément significatif pour définir les implications sociales des bâtiments mais ils constituent, en général, la seule documentation disponible en raison de l'état de conservation des *villae* et du caractère lacunaire de la plupart des rapports de fouilles quant au matériel et aux éléments de décor mis au jour. L'A. consacre l'essentiel de son analyse typologique à deux grands types d'édifices et à leurs variantes : les *hall-houses* et les *row-houses*. Il ne néglige cependant ni les autres types de *villae*, ni les cours et dépendances. Dans le troisième partie enfin, après avoir étudié les modes de développement des établissements ruraux depuis l'Âge du Fer jusqu'au Bas-Empire romain, J. T. Smith expose son hypothèse de travail : pour lui, les plans des *villae* révèlent que les bâtiments étaient occupés non par une seule famille, mais par un groupe humain d'au moins deux familles (*a kin-group* en anglais) unies par leurs activités économiques, l'agriculture surtout, des productions industrielles dans certains cas (p. 275). L'A. considère en outre que le choix d'un type particulier de plan était, à l'origine, déterminé par les besoins, la taille et l'organisation du groupe, tandis que les reconstructions, adjonctions et remaniements témoignent d'une évolution de sa structure sociale. La démonstration de Smith en faveur de cette hypothèse nous semble toutefois peu convaincante. — Les notes, dont la numérotation n'est pas continue, sont regroupées à la suite du dernier chapitre. Elles précèdent la liste des abréviations de périodiques, la bibliographie, une liste des *villae* et autres sites mentionnés dans le texte, un index général, un index des sites et un index des auteurs. L'illustration se compose presque exclusivement de plans qui, dessinés par A. T. Adams, sont de bonne qualité. Contrairement aux plans anciens, ceux-ci présentent l'incalculable avantage d'être publiés à une échelle qui permet de les consulter et de les comparer facilement. — L. WILMET.

Ilaria ROMEO, *Ingenuus leo. L'immagine di Agrippa* (Xenia Antiqua, Monografie, 6), Roma, « L'Erma » di Bretschneider, 1998, 21 x 28, 227 p., br., ISBN 88-8265-025-1.

Trois éléments tranchent nettement sur la couverture de cet ouvrage : (1) le titre, *Ingenuus leo*, qui renvoie à deux vers d'une satire d'Horace (II, 3, 185-186) faisant allusion à la noblesse d'âme caractérisant Agrippa (*Scilicet ut plausus, quos fert Agrippa, feras tu / astuta ingenuum uolpes imitata leonem* : « Mais peut-être voudrais-tu enlever les mêmes applaudissements qu'Agrippa, toi, rusé renard imitant le lion généreux », traduction de F. VILLENEUVE, C. U. F., 1932) ; (2) le sous-titre, *L'immagine di Agrippa*, par lequel l'A. entend préciser que son livre est consacré aux sources iconographiques, mais qui est quelque peu trompeur (l'image est une réalité complexe, surtout lorsqu'elle touche de près à l'imagination ou à l'imaginaire, et peut se révéler au travers de sources écrites autant que figurées) ; (3) la reproduction d'un très beau tableau du peintre anglais d'époque victorienne Lawrence Alma Tadema, intitulé *An Audience at Agrippa's* et conservé au Dick Institute Museum de Kilmarnock (Écosse). En la voyant, le lecteur pourrait s'attendre à ce que l'ouvrage s'attache aux représentations figurées d'Agrippa depuis l'Antiquité jusqu'au XX^e s. et se penche sur la question passionnante de l'évolution de la perception d'un personnage politique célèbre au cours des siècles. Mais il n'en est rien : seules les sources d'époques augustéenne et julio-claudienne ont été prises en compte. Tout au plus Ilaria

Romeo consacre-t-elle un court chapitre aux sculptures modernes d'Agrippa qui sont des copies ou s'inspirent fortement d'œuvres antiques. En dépit des restrictions que l'A. s'est imposées dans la délimitation de son sujet, son souci constant a été de replacer les documents iconographiques relevés – et dont elle fournit un catalogue dans la deuxième partie de son livre – dans une perspective historique, ce qui constitue sans aucun doute l'apport majeur de sa contribution et place celle-ci à un niveau supérieur à celui de la simple analyse typologique. Ilaria Romeo parvient ainsi à fort bien montrer dans quelle mesure les sources iconographiques reflètent le rôle tenu par Agrippa, d'abord comme collaborateur et gendre du *princeps*, et après sa disparition, comme instrument de légitimation dynastique à la disposition des empereurs julio-claudiens, essentiellement Caligula et Claude. Le seul reproche que l'on puisse faire à la première partie de l'ouvrage – celle qui expose les résultats de l'analyse des sources retenues – est son manque de cohérence au niveau du plan. En effet, l'A. y mêle un découpage par type de documents – correspondant à celui qui est adopté dans le catalogue (« numismatique », « sculpture en ronde-bosse », « glyptique », « relief historique ») – à un découpage historico-thématique. Prenons un exemple. Le premier chapitre s'intitule « Les témoignages numismatiques » et traite des circonstances historico-chronologiques des émissions monétaires faites en l'honneur d'Agrippa ou sur son initiative. Le deuxième chapitre, « Le portrait de Marcus Vipsanius Agrippa », qui fournit une analyse typologique et chronologique des portraits de l'ami du *princeps*, comporte une section consacrée au « portrait monétaire ». Le troisième chapitre, qui porte quant à lui le titre de « La diffusion du portrait de Marcus Vipsanius Agrippa » et s'intéresse principalement aux groupes statuariers et aux statues-portraits accompagnées d'une dédicace, s'achève sur une section relative aux « statues-portraits dans les sources littéraires et numismatiques ». Ainsi, la numismatique, en dépit du titre du premier chapitre incitant à croire que tout ce qui concerne les monnaies y est inclus, est traitée à trois reprises ! — Le livre se clôture par des appendices : une liste, sous forme synthétique, des attestations numismatiques, épigraphiques et statuariers prises en considération ; une « table chronologique » reprenant les données essentielles de la vie d'Agrippa, l'A. renvoyant pour plus de précisions au travail excellent de Jean-Michel RODDAZ (*Marcus Agrippa* [BEFAR., 253], Rome, 1984), ainsi qu'à celui de son disciple F. HURLET (*Les collègues du prince sous Auguste et Tibère. De la légalité républicaine à la légitimité dynastique* [Collection de l'École Française de Rome, 227], Rome, 1997) ; des tableaux généalogiques ; enfin, un index des noms de personnes et de lieux. — Odile DE BRUYN.

W. HELD, *Das Heiligtum der Athena in Milet* (Deutsches Archäologisches Institut. Milesische Forschungen, Band 2), Mainz am Rhein, Ph. von Zabern, 2000, 22.5 x 30.5, X + 194 p. + 40 pl., rel. DEM 98, ISBN 3-8053-2594-0.

Le second volume des *Milesische Forschungen* est consacré à une reconsidération de l'architecture du sanctuaire d'Athéna à Milet, de sa chronologie, de sa fonction et de son histoire, élucidées autant que possible à l'aide du matériel recueilli dans les fouilles anciennes. L'A. présente (p. 5-94) les données archéologiques immobilières, examine les hypothèses de restitution et interprétations antérieures (von Gerkan, 1925 ; Mallwitz, 1968 et 1975), se réfère aux renseignements inédits des carnets de fouilles, avant de soumettre de nouveaux résultats, d'une façon qui emporte le plus souvent l'adhésion. Il associe un catalogue du mobilier (p. 95-177), résultat d'un choix non exhaustif en raison de l'histoire des recherches, qui a rendu impossible l'attribution de nombreux tessons. Il est toutefois possible, à travers cet échantillon, de cerner la vie dans le sanctuaire. Les terres cuites restent étonnamment absentes, ce que l'A. propose d'expliquer par un interdit sacré. Le culte d'Athéna fut fondé très probablement au VIII^e s., implanté sur un bastion de l'enceinte mycénienne. Il n'est pas seulement un des plus anciens de Milet mais, plus largement, du monde grec en regard des sanctuaires urbains d'Athéna Nikè à Athènes, à Érythrée, à Smyrne, etc.

L'aspect de ce lieu de culte primitif est simple : un édicule de plan ovale, ouvert vers l'autel au S.-E., abritait la représentation de la déesse. À l'E., sur le mur mycénien une stèle était dressée. Des ex-voto de facture égyptienne, orientale et chypriote, de qualité comparable à ceux de l'Héraion de Samos, témoignent de l'importance d'Athéna dans la Milet géométrique. Au début de l'époque archaïque le sol a été exhaussé puis, dans le premier quart du VI^e s., le sanctuaire a été réorganisé à la faveur du paisible climat politique amené par le contrat passé entre Thrasybule et les Lydiens. La statue de culte reçoit alors un nouveau cadre un peu plus spacieux, sur plan carré. Un « temple » en pierre avec des parois internes en marbre abritait des offrandes, servait aux banquets et accueillit peut-être une deuxième statue. La prospérité et la fréquentation se lisent à travers les ex-voto dont l'exceptionnelle statue sur base inscrite, dédiée après la victoire aux concours en l'honneur d'Athéna. L'engagement des Milésiens dans d'importants travaux à Didymes explique le délaissement d'Athéna au profit d'Apollon. La prise de Milet par les Perses en 494 est accompagnée de la destruction et de l'abandon du téménos jusqu'au début de l'époque classique. Une haute terrasse ample – premier élément de la ville nouvelle – reçoit un périptère hexastyle avec dédoublement de la colonne de façade. L'autel garde son emplacement initial comme l'ancienne statue de culte, intégrée dans le bâti de manière à être protégé par le péristyle. Vers la fin de l'époque hellénistique, Athéna perdit encore de son importance face à Apollon et la terrasse de son sanctuaire fut réduite au profit de bâtiments civils. Vers le milieu du II^e s. apr. J.-C., le sanctuaire fut dissous : des magasins et des maisons en occupèrent désormais le terrain. Toutefois, le culte d'Athéna est encore attesté au III^e s. apr. J.-C. – M. KOHL.

R. HAENSCH, *Capita provinciarum. Statthaltersitze und Provinzialverwaltung in der römischen Kaiserzeit* (Römisch-Germanisches Museum, Köln. Kölner Forschungen, Band 7), Mainz am Rhein, Ph. von Zabern, 1997, 21.5 x 28.5, 863 p., rel., DM 228.

Publiée sous l'égide du *Römisch-germanisches Museum*, la collection *Kölner Forschungen* rassemble des ouvrages qui, dans la majorité des cas, sont consacrés aux recherches archéologiques menées à Cologne. Seuls dérogent à cette règle le volume 4, publication des actes d'un colloque sur la ville romaine à l'époque impériale en Italie du nord et dans les provinces du nord-ouest, et le volume qui nous occupe. Dans ce dernier, qui est le septième de la série, R. Haensch propose aux lecteurs une imposante synthèse sur le thème des capitales de provinces dans le monde romain. La période envisagée ici s'étend du I^{er} au III^e s. de notre ère. L'intérêt de R. Haensch pour la problématique des capitales provinciales n'est pas récent. Il y a en effet déjà consacré son mémoire de fin d'études, sa thèse doctorale, dont ce livre constitue une version revue et augmentée, ainsi que plusieurs articles. Dans la première partie de l'ouvrage, l'A. entreprend une étude approfondie et comparée des villes qui, telle Alexandrie, furent le siège des gouverneurs de province et de leur administration. Cette étude exploite toutes les catégories de sources anciennes disponibles : textes, inscriptions, monnaies et vestiges archéologiques. Intitulée *Dokumentation*, la seconde partie du volume regroupe une présentation concise de l'organisation des provinces romaines, un catalogue où sont consignées, province par province, les sources littéraires, épigraphiques et archéologiques utilisées par l'A. pour rédiger sa synthèse et, enfin, une série de dix appendices. Dans ces appendices, R. Haensch s'interroge, par exemple, sur le statut de la Corse dans l'administration impériale : l'île de beauté était-elle ou non une province ? Viennent ensuite une imposante bibliographie – elle compte plus de septante pages – et différents index. Signalons pour conclure que ce volumineux ouvrage n'est illustré que par deux cartes seulement ; la première montre l'Empire romain sous le règne d'Hadrien (117-138 apr. J.-C.) et la seconde, ce même Empire sous Alexandre Sévère (222-235 apr. J.-C.). – L. WILMET.